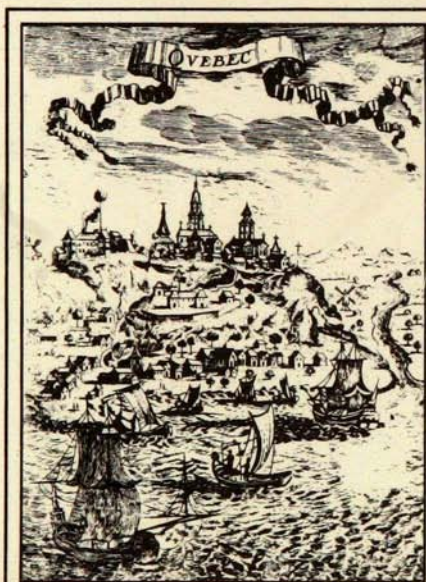


447.9714

D292n

1929



Bibliothèque Nationale du Québec



Alfred DeCelles fils

NOTRE BEAU PARLER DE FRANCE



1929

~~1484~~
~~D355 no~~

Il a été tiré de cet ouvrage:

1000 exemplaires numérotés à la presse de 1 à 1000.

N^o 724

Tous droits réservés.

Enregistré à Ottawa, Ont., le 7ième jour d'avril 1928, au
Bureau des Droits d'Auteur, sous le No 12184.

Alfred DeCelles fils

S

NOTRE BEAU PARLER DE FRANCE



PARLONS
FRANÇAIS

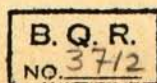
1929



*Puisse cet humble volume aider à la conservation et à la
propagation du verbe immortel des aïeux.*

L'AUTEUR.

PC
3645
Q8D37
fs





Notre Beau Parler de France

“C'est icy un livre de bonne foy, lecteur.”

MONTAIGNE.

En attirant l'attention sur un certain nombre d'anglicismes et autres expressions impropres que l'on trouve, un peu trop fréquemment hélas, dans la bouche de plusieurs Canadiens-français, je ne veux en aucune manière jeter la pierre à qui que ce soit; il me faudrait pour cela, être moi-même sans péché. Je désire, tout au plus, demander à mes compatriotes, d'être davantage circonspects à l'égard de l'emploi de mots n'appartenant pas à notre langue.

Je ne crois nullement avoir fait une découverte en signalant quelques unes de ces adaptations de l'anglais. Ce n'est qu'une nouvelle constatation d'un ancien mal.

On ne saurait, il me semble, se méprendre sur l'importance de la question des anglicismes au Canada. Elle est pour moi primordiale, puisqu'il s'agit de la survivance de notre parler en ce pays.

Depuis assez longtemps déjà, plusieurs de nos meilleurs hommes de lettres lui ont consacré d'excellents travaux. Dès l'année 1841, l'abbé Maguire “signalait aux Canadiens leurs principales erreurs de langage.” D'autres réformateurs suivirent son noble exemple.

Cela dénote beaucoup de présomption de ma part de venir, après tant d'illustres prédécesseurs dans le domaine de la linguistique, jeter le cri d'alarme et demander à nos gens de parler mieux!

En vérité, ma position est difficile, et avec Montaigne, je suis tenté de m'écrier: "Que sais-je?" Mais alors, comment donc me suis-je embarqué "dans cette galère?"

En mars, 1922, j'écrivais un article intitulé: *Un Boulevard de la Langue française dans l'Ontario*. Ce travail fut suivi de plusieurs autres sur des sujets analogues, savoir: *Quelques Anglicismes à éviter*. *Encore des Anglicismes*. *Toujours des Anglicismes*. *Parlons mieux! Soignons donc notre langage! En garde contre l'Anglicisme! Epurons notre langue! Corrigeons-nous et le Jardin des Anglicismes*.

Poursuivant toujours le même objectif, j'avais l'honneur de présenter à la Société Royale du Canada diverses études sur notre parler:

(1923). *La Pureté de la Langue française au Canada*.

(1925). *Entretiens sur la Langue française au Canada*.

(1928). *Notre Beau Parler de France*. (Ce dernier ouvrage était un sommaire de notre volume actuel).

Entre-temps, (1927), je publiais: *La Beauté du Verbe* avec l'espoir d'apporter un antidote de plus contre l'anglicisme.

Ces travaux, tout modestes qu'ils fussent, avaient eu, je dois l'avouer, assez de publicité. Et dans mon for intérieur, je croyais avoir fait ma petite part en faveur d'une cause qu'il m'était agréable de servir. Je pensais, jusqu'à un certain point, avoir délogé un grand nombre d'anglicismes; et que tout allait maintenant marcher pour le mieux "dans le meilleur des mondes possibles!"

Mais, depuis ce moment, j'ai acquis assez d'expérience pour comprendre que la question des anglicismes, au Canada, reste encore à résoudre! Non! Ce n'est pas suffisant qu'un monsieur écrive un article, même très sensé, sur ce sujet, pour que l'ordre se rétablisse immédiatement dans un tel désarroi linguistique!

Poussant alors plus loin mes recherches, j'ai voulu me

rendre compte, par moi-même, de l'état actuel de notre parler français. J'ai donc désiré faire une enquête absolument personnelle, sans avoir recours à l'aide d'aucun "corrigeons-nous" antérieurement publié. M'inspirant de la méthode de Descartes, le fondateur de la philosophie moderne, j'ai fait "table rase" de tout ce qui a été dit, jusqu'ici, sur ce sujet par nos écrivains les meilleurs. Crayon et carnet en main, l'auteur a noté fidèlement et soigneusement, un bon nombre de ces termes incorrects. Toutes ces locutions vicieuses ont été prises sur le vif, telles qu'entendues au cours de conversations avec nos gens. Selon l'expression de l'abbé Rousselot, le créateur de la phonétique expérimentale (la science des sons du langage), j'ai pris "pour base non des textes morts, mais l'homme vivant et parlant." C'est donc de la présente enquête qu'est sorti: *Notre Beau Parler de France*.

Par exemple, j'ai consigné certaines de ces tournures rencontrées, un peu partout, presque invariablement les mêmes. Or, ces mots baroques apparaissent également à Ottawa, à Montréal et à Québec, ainsi que dans un très grand rayon autour de ces villes que j'ai choisies, comme centres de mes investigations philologiques. Dans mes voyages, çà et là, sur l'incomparable Saint-Laurent, sur les bords enchanteurs du Richelieu, ou bien encore dans les environs du sombre et profond Saguenay, toujours j'ai rencontré des mots de provenance étrangère. Sur les bateaux et en chemins de fer, j'ai rarement mis les pieds, sans faire quelque trouvaille! Mais je ne me suis pas seulement borné à recueillir des anglicismes, mes calepins se sont également enrichis d'américanismes, de canadianismes et d'expressions populaires, fort curieuses! Oui, dans maintes circonstances, je me suis fait pêcheur de perles. J'ai voyagé, j'ai observé, j'ai fait des excursions et des promenades de tous côtés, et c'est au cours de ces randonnées multiples que j'ai pu sténographier une foule de mots du terroir.

Seulement, il faut faire la part des choses relativement à la fréquence de l'emploi de ces mots, et il faut pareillement tenir

compte des nuances qui les caractérisent. Il importe, par conséquent, d'établir une distinction assez subtile, assez judicieuse: *distinguo*.

* * *

La présence de ces vocables fautifs a été constatée chez des personnes réputées instruites, qui auraient dû faire preuve de plus grande pureté linguistique. Puis, dans une classe intermédiaire, là, où l'instruction est moins répandue, ces barbarismes sont encore plus habituels. Mais, c'est dans la catégorie des illettrés que pullulent ces mots de tout acabit! La langue en est infestée à un degré considérable! Corruptions de mots, tournures impropres, déformations de toutes sortes, barbarismes, solécismes, le parler offre une véritable mosaïque de ces façons de dire!

Ces manières défectueuses de s'exprimer se répandent très vite dans nos villes et nos campagnes, comme par une espèce de contagion. Ainsi, l'on comprendra facilement, d'après ce qui précède, que c'est dans nos centres ruraux les plus inaccessibles, que le parler ancestral a eu le moins à souffrir de l'infiltration étrangère. Là, comme dans un asile quasi inviolable, il a conservé "d'impollués vocables."

Mais le progrès qui pénètre un peu partout, porte souvent avec lui les germes de la décomposition. S'il a, certes, ses nombreux avantages, il a aussi parfois ses mauvais côtés. Pour ne citer qu'un seul cas: à la suite de l'automobile, tout un long cortège de mots étrangers se sont introduits dans notre langage. En peu de temps, ces expressions tombent dans la "masse parlante", font tache d'huile, et finissent par s'introduire dans l'idiome. Il devient par la suite, à peu près impossible de les éliminer.

Il est bon d'admirer le courage de nos écrivains qui, de temps à autre, se sont levés devant ces façons de parler particulières à la langue anglaise, pour tâcher d'enrayer leur marche envahissante. Malheureusement, ils n'ont pas toujours été écoutés dans leurs sages conseils. Comme on le verra, par la suite, ces

espèces de mots forgés menacent quotidiennement le génie même de notre parler français. Il faut bien l'avouer, nous subissons tous les jours une réelle invasion de termes contraires aux règles de la grammaire.

Sans vouloir être pessimiste, si cet état de choses continue encore longtemps ces mots étrangers s'implanteront chez nous d'une façon presque définitive. Il sera alors très difficile de les déloger, et ceux qui prétendent que nous parlons un "patois" finiront par avoir quelque peu raison.

Mais ne serait-il pas à propos de donner ici, afin de nous guider dans la voie où nous allons bientôt nous engager une définition exacte de l'anglicisme? Après consultation, nous trouvons Bescherelle et Larousse absolument d'accord sur le sujet qui nous occupe actuellement. Ces deux autorités nous enseignent donc que l'anglicisme est une "façon de parler" particulière à la langue anglaise. . . . une locution propre à la langue anglaise et transportée dans une autre langue." Grâce à cette explication claire et nette, nous allons essayer d'examiner, sans trop présumer de nos forces, un certain nombre de ces termes hétéroclites qui foisonnent sur notre vaste territoire.

Il est nécessaire de se souvenir que plusieurs mots français passés en Angleterre lors de la conquête de ce pays par Guillaume le Conquérant en 1066, sont en train de retraverser la Manche. Va sans dire que ces vieux termes normands ont subi des transformations multiples. Certains lexicographes d'outre-mer nous expliquent l'étymologie de ces expressions. C'est ainsi que le mot anglais *scout* descendrait tout droitement de l'ancien terme français "escoute" (éclaireur). *Record* aurait été emprunté au vieux français "recort". *Sport*, paraît-il, proviendrait de "desport". *Flirt* aurait été jadis "fleurette" (conter fleurette) et *cab* aurait eu pour ancêtre "cabriolet".

On comprendra, par ce qui précède, qu'il est parfois malaisé de délimiter avec une précision absolue, les frontières qui séparent les termes souvent baroques de provenance anglaise des

bons vieux mots français. La borne qui divise deux idiomes à certains moments n'est-ce pas quelque chose d'un peu flou?

Cependant, si nous écoutons attentivement au-dessus de cette espèce de zone de guerre où les expressions françaises et anglaises luttent et s'entre-choquent dans un combat suprême pour assurer l'expansion de leurs frontières linguistiques réciproques, il me semble que nous percevons clairement le cliquetis harmonieux des antiques syllabes gauloises par delà le tumulte de la mêlée.

Au cours des pages qui suivront, le lecteur rencontrera comme un espèce de leitmotive ou de motif conducteur qui reviendra fréquemment à son oreille. C'est ainsi que le grand compositeur allemand Richard Wagner intercalait souvent un thème dans certaines de ses partitions d'opéra. Nous nous efforcerons de condenser notre travail en une formule laconique qui résumera toute notre pensée et en dernière analyse nous dirons: SOIGNONS DONC NOTRE LANGAGE.

* * *

Passons maintenant "du dilettantisme à l'action", c'est-à-dire, à la partie la plus pratique de notre travail: l'épuration, et donnons, sous une forme concrète, un certain nombre d'exemples de ces fautes, dont plusieurs me paraissent fort amusantes. En citant quelques unes de ces expressions nous croyons offrir de véritables "tranches de vie."

Très souvent un coiffeur demandera à son client s'il doit lui *shéver* (raser) le cou, lui égaliser les moustaches et lui *singer* (griller) les cheveux. O Figaro tu chériras donc toujours les mots tirés... par les cheveux! *

"Je l'ai toujours payé *cash!*" Argent comptant serait plus conforme au bon usage.

*L'auteur a adopté une méthode plus ou moins phonétique lorsqu'il s'est agi de transcrire la plupart des anglicismes cités au cours de cette étude. Il ne prétend nullement avoir réussi à les rendre tels que prononcés dans leur emploi quotidien. Dans certain cas, il a cru préférable d'écrire le mot anglais, tout simplement.

Que de fois l'on dira: des *beans*, au lieu de fèves, haricots, ou fèves au lard!

Pour recommander la prudence à quelqu'un, on lui conseillera de se *watcher*! (veiller, épier, guetter).

On fera *scréper* le chemin, au lieu de le nettoyer, (avec la gratte).

Le *tank*, voilà un mot usité bien des fois au lieu de réservoir!

L'épicier préférera employer pommes en *can* plutôt que pommes en conserve, et aussi *cannage* pour conserves alimentaires. Il vous dira, de même, qu'il a *canné*, d'excellentes tomates durant la semaine. Pour compléter cette famille linguistique ajoutons: une *canne* d'eau! En anglais on dirait: *a can of water*. On pourrait avantageusement substituer à cela; pot ou bidon. Puis il y a encore *canisse* ou *canistre* qui veut également dire bidon. Ce barbarisme étrange paraît dériver de *canister*.

Le *lock* prendra la place du mot écluse; mot pourtant si joli!

L'automobiliste se sert habituellement de l'expression: *cranker* sa machine, quand il ne lui serait pas énormément plus compliqué de dire: démarrer; et tout le monde y gagnerait! Le *top* de l'auto, jouit également d'une grande popularité un peu partout. Pourquoi ne pas dire capote, soufflet ou couverture? *Tire* est presque universellement usité à la place de pneu.

Je connais un monsieur, un rond-de-cuir, qui se donne, tous les jours, un mal infini pour articuler: *taprater*! N'avons-nous pas le mot dactylotype ou encore l'expression machine à écrire?

On me dit souvent: "Aujourd'hui je suis *off*." Cela, paraît-il, signifie: "je ne travaille pas aujourd'hui!" Cet équivalent manque un tantinet d'élégance!

Une belle *shépe* a la signification d'une belle forme! Cela pêche un peu contre l'esthétique ou la science du beau!

Tout dernièrement, à la campagne, je causais avec M. Dalpé, un brave hôtelier de la province de Québec. Cet excellent "Amphitryon où l'on dîne" déplorait, fort amèrement, l'état languissant et stagnant des affaires dans sa localité. Voulant me faire partager son état d'âme, il m'expliqua en des termes expressifs la gravité de la situation. "C'est *dull*, me dit-il, c'est l'temps du *slack*."

Mon habit est trop *tight*! Encore du beau langage! Trop serré serait plus correct!

Le mot *stuff* (étoffe, etc.) est un terme qui fait fortune! Il sert à toute sauce! Il est si beau!

"Depuis l'printemps i' travaille *stèdé* (continuellement). Encore une tournure excessivement populaire, mais peu désirable! Voilà des anglicismes comme j'en rencontre tous les jours. . . sans les chercher! On croira peut-être que j'exagère, mais qu'on se donne seulement la peine d'écouter parler une foule de gens, et l'on s'apercevra même que "j'en passe et des meilleurs!"

"Tas pas *phôné* assez vite à la *barber-shop*." (boutique de barbier). O mes oreilles!

Un commis, dans un magasin, voulant m'expliquer qu'il venait de livrer des marchandises me déclarait: "On vient de faire une *run* de paquets!" En vérité, que dire de semblables expressions!

"J'ai reçu une boîte C. O. D." (payable sur livraison, contre remboursement). Est-ce que cela ne vaut pas mieux?

Dans un hôtel, à Lévis, on demande à un pensionnaire: "Avez-vous vote *room* icite?" (chambre).

Dans un magasin je demande des serviettes de table à un employé qui ne semble pas du tout me comprendre. Ma question paraît le plonger dans un abîme de pensées. Il songe, et sa figure me rappelle le Penseur de Rodin. Retrouvant tout à coup

son calme habituel et avec la satisfaction intérieure qu'éprouve l'homme qui vient de résoudre un problème compliqué il me dit, en me corrigeant: "Ah vous voulez dire des *napkins*."

Mademoiselle Snobinette, de Québec, est venue passer le *week-end* à la Pointe-au-Pic, (fin de semaine). Maintes fois nous trouvons dans les colonnes de la villégiature des grands journaux des échantillons de ce genre.

A Montréal, durant la saison des touristes, dans une hôtellerie qui regorge de monde, le gérant dit à un de ses assistants: "L'hôtel est *paqueté* (rempli) partout; j'ai jusqu'à six lits *cots* dans le salon!" (lit de sangle, lit pliant).

"Cette personne a eu beaucoup de movimentations dans sa vie, bien des *ups and downs*", (des hauts et des bas).

"Il a travaillé après ses heures d'ouvrage à la *shop* (boutique), il a fait de l'*overtime*."

"Il a emprunté d'l'argent de Tit-Phonse, mais i s'est fait *shéver* en grand!" (*écorcher*)

"Je viens de faire réparer mon automobile tout en neu; il a été tout *overhauled*."

"Elle était ben tanné de lui, pour s'en débarrasser elle l'a *switché* ailleurs!"

"Tit-Croune a été ben malchanceux dernièrement, ya eu gros d'*bad luck*."

"Aurore est allée au bal de l'armistice; je t'assure qu'elle a eu beaucoup de succès; elle a fait un *hit*."

"Quand il a été compère avec sa cousine germine Orpha, il lui a donné des gants de *kid*, (chevreau).

Un commis dans une importante maison Le commerce d'Ottawa causait un jour avec un client, et s'efforçait de lui faire comprendre pourquoi le gérant avait quitté l'établissement. Il regardait autour de lui et parlait bas disant que ce n'était pas

du tout l'homme qu'il fallait ici; il chassait la clientèle; depuis son arrivée les affaires diminuaient sensiblement, bref: "Collins chassait la *business away!*"

M. Trottier, l'automobiliste bien connu, vous fera savoir, par exemple, que "C'est difficile de *braker* quand on fait d'la vitesse," (appliquer les freins ou freiner un automobile).

"J'irai vous voir betôt: j'irai vous faire un *call*", (visite).

"Quand j'ai été parti, mon *chum* (ami) Alfrédise a bin travaillé pour avoir ma place; i m'a *knocké* tout l'temps." Après cela comment se fier aux amis!

Il était une fois une jeune fille qui désirait ardemment parvenir aux plus hautes sphères de notre monde social. Elle voulait, selon son expression, arriver dans "la haute". C'est ainsi qu'elle qualifiait habituellement l'aristocratie, point de mire de ses ambitions ultimes. Mais un cerbère veillait à la porte. De toute nécessité il lui fallait un passeport: une carte de visite pensa-t-elle! À sa demande un imprimeur lui prépara cet objet de première nécessité... mondaine. Voici ce que le disciple de Gutemberg avait imprimé pour se conformer au goût de sa nouvelle cliente:

Miss Anaïs Dompierre.

À propos des récentes élections dans l'Ontario (au cours desquelles on agita la question de la prohibition): "Y a des conservateurs qui sont *dry* (les secs), puis ya les conservateurs *wet*," (les humides). On voulait 'alors' absolument chasser John Barley-Corn de la province... et on le chassa! Seulement, à la longue, l'oracle de la dive Bouteille finit par prévaloir et comme dans le passé on dit encore: "Trinque!".

On emploiera également le mot anglais *desk* ou *dess* au lieu de pupitre.

Switch (pour l'électricité) interrupteur, commutateur; (pour les chemins de fer) aiguille. *Siding*: voie d'évitement. *Créter* un meuble à la place de: emballer un meuble dans une

caisse à claire voie. *Bond*: obligation, bon, *Post-office*: bureau de poste.

"Le train a déraillé près des Eboulements, la *crane* (grue) est rendue pour remettre les chars sur la *track* (voie ferrée)." *Derrick* s'emploie aussi dans le sens de grue.

"J'ai eu ben peur hier soir, j'ai rencontré un *tramp* (chemineau, vagabond); j'ai *shéké* en grand! (tremblé)."

"Exupère, va chercher la crème dans *l'sachode!*" (*side-board*). Serait-il tellement plus difficile de dire buffet ou dres-soir?

"M. Houde jouit de l'estime et de la considération de tous: il a un bon *standing*."

"Vite, Mame Trudeau, descendez, le tuyau est *busté* dans la cuisine." En entendant, tous les jours, un tel charabia ce bon tuyau a dû finir par éclater. . . de rire! Puisque nous sommes au chapitre des tuyaux il est bon de noter que certaines personnes prononcent "cuyau". L'auteur, toutefois, ne conseille pas cette prononciation.

La cuisinière, en général, aimera mieux une *sassepanne* (de l'anglais *saucepan*) qu'une marmite ou qu'une casserole.

Encore un spécimen de langage à faire traissaillir les *Femmes Savantes* de Molière! Ne nous semble-t-il pas, en effet, entendre le dialogue si spirituel qui s'engage entre Philaminte, Chrysale et Bélise au sujet de la servante Martine que les deux précieuses veulent faire chasser de la maison, à cause de ses trop nombreuses fautes de grammaire:

Philaminte.

"Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,"

"Après trente leçons, insulté mon oreille"

"Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas"

"Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas."

"Quoi! toujours, malgré nos remontrances"

"Heurter le fondement de toutes les sciences,"

"La grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois,"
"Et les fait la main haute obéir à ses lois."

Bélise.

" Il est vrai que ce sont des pitiés:"
"Toute construction est par elle détruite;"
"Et des lois du langage on l'a cent fois instruite."

Martine.

"Quand on se fait entendre, on parle toujours bien."
"Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien."
"Mon Dieu! je n'avons point étugué comme vous"
"Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous."

Bélise.

"Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire?"

Martine.

"Qui parle d'offenser grand'mère ni grand-père?"

Philaminte.

"O ciel!

"Bélise.

Grammaire est prise à contresens par toi."
"Et je t'ai déjà dit d'où vient ce mot."

Martine.

"Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoise"
"Cela ne me fait rien."

Bélise.

"Quelle âme villageoise!"

.

Philaminte.

"Vous voulez que toujours je l'aye à mon service"
"Pour mettre incessamment mon oreille au supplice?"
"Pour rompre toute loi d'usage et de raison."
"Par un barbare amas de vices d'oraison,"
"De mots estropiés, cousus par intervalles,"
"De proverbes traînés dans les ruisseaux des Halles?"

Bélise.

"Il est vrai que l'on sue à souffrir ses discours:"

"Elle y met Vauglas en pièces tous les jours,"

"Et les moindres défauts de ce grossier génie"

"Sont ou le pléonasme ou la cacophonie. . ."

Bélise et Philaminte se montrent, peut-être, un peu trop sévères à l'égard des imperfections linguistiques de Martine; mais quand on veut corriger, il faut y aller rondement!

* * *

Recueillons encore des anglicismes:

Le terme *scrap-book* l'emportera malheureusement presque toujours sur album à découpages.

Le mot phare, si joli et si poétique cède souvent la place à *litousse*, corruption de l'anglais (*lighthouse*)

Cuff remplacera manchette, parement ou poignet, mais pas très avantageusement! Voilà comment, petit à petit, ces termes bizarres se faufilent chez nous. Ces diverses manières d'exprimer sa pensée me paraissent peu en harmonie avec l'esthétique de notre parler!

Conestache: amidon de maïs. *Flush*: généreux. *Séfe*: coffre-fort, sauf, sûr. *Stud*: bouton de manchettes, bouton de chemise.

"Tu sais que mamzelle Bigonèse sort toujours avec son *chum* (ami intime, copain), monsieur Larivière? Oh! ma chère, si tu voyais comme il est beau; c'est un vrai *dude*; il est donc *swell*!" (bien mis, élégant). Eve admirera donc éternellement les beaux habits et les brillants atours!

Strap (courroie) est fort à la mode. *Straper* une malle (attacher) est d'un usage répété.

Voici une phrase que j'entendais tout récemment: (sur le train ou sur le bateau), on avait le *state room* pour tout le voyage, (cabine de luxe).

Suit un autre exemple de beau langage: "Le boss (maître) a été *rough* (dur, brutal) en grand pour n'us autes, pourtant on a pas *kiké* (regimbé, hésité, flanché) pour l'ouvrage!" Et encore cette expression: "*Kiker* sur le manger": se plaindre de la nourriture! Toujours dans le même ordre d'idée, nous possédons le substantif *kikage*!

On se sert parfois d'une grande voiture à bancs, pour transporter des voyageurs, ou faire des parties de plaisir, ou excursions, que les Anglais appellent *van* (for pleasure trips). Quelle ne fut pas ma surprise de trouver, à Hull la traduction suivante écrite, comme enseigne, sur les côtés de cet intéressant véhicule; *van* de plaisir! (Larousse donne ce mot, mais en spécifiant son origine anglaise).

Un marchand voulant me faire comprendre, jusqu'à quel point il avait été courageux de se lancer dans une certaine entreprise, s'exprima ainsi: "J'ai été bin *plucky* de prendre ça!"

Comment aimez-vous cette phrase saisie au cours d'une conversation? "L'argent se dépense bin vite; ça *fly* tout de suite!" (s'envole).

Homespun, dans une foule d'endroits, est en train de supplanter le bon vieux terme: étoffe du pays.

"Ça c'est l'*bess* pour moé." Que de fois j'ai entendu cela: On aurait peur d'employer le mot meilleur! (mieux).

Cash-register prend presque toujours la place de caisse enregistreuse, caisse automatique. Dans le commerce il faut s'attendre à cela!

Un boulanger me disait, il n'y a pas longtemps: "I me res pu pantoute de gros pin, mé j'va vous laisser ane tite lôfe." Réellement, ceci dépasse toutes les bornes du parler populaire! C'est un véritable "jargon bariolé"! Sans construire de tour de Babel pour escalader le ciel, nous marchons inévitablement vers une nouvelle confusion des langues! Encore quelques années de ce règne du caprice individuel dans notre parler, et il faudra des

interprètes pour nous faire comprendre les différents dialectes qui parsèmeront alors le Canada français!

"C'que vous m' dites là ça *bitte* tout c'que j'ai entendu." Autre phrase du même acabit; c'est un négociant qui parle: "Dans l'commerce des fruits on est pas *bitté*." Oui, cher monsieur, vous êtes insurpassable.

Une mère commande à son bambin de dire un beau bonjour à un monsieur de ses connaissances qui passe dans la rue: "Fais un beau *by-by* à monsieur". C'est ainsi que cette bonne femme donne le précepte et l'exemple de l'anglicisme à son enfant. . . . elle fait des anglicismes "sans le savoir."

A tout instant on se sert de l'expression anglaise *cold storage* pour désigner un entrepôt frigorifique.

"Je me suis dépêché, va, j'ai pris un *short cut*", (chemin de traverse, raccourci).

Pacifique! tu l'connais pas; yé bin *mean* (bas, vil); *watch out*." (Il faut s'en méfier, y prendre garde).

Il me paraît assez malaisé de trouver un équivalent convenable pour remplacer *living-room* dont l'emploi est en train de se généraliser. On a passablement ergoté sur le mot *vivoir* dont je ne connais pas au juste la provenance. Tout de même ne devrions-nous pas admettre définitivement ce terme dans notre vocabulaire? Si ce n'est pas là un vrai mot français il a tout de même bonne mine et comme on dit en italien: *Se non è vero è bene trovato*. (si cela n'est pas vrai, c'est du moins bien trouvé).

"J'va être obligé d'*walker*; la voiture est partie." (marcher).

On parlait dernièrement de ce bon M. Levaque qui arrivait d'un long voyage et on disait; Ya bin *travellé*."

M. Groleau, paraît-il, est un de ces hommes rares sur lesquels on peut toujours compter, car il est sans cesse "sur le *spot*," (sur place, à son poste).

“Yé bin narfé, ya beaucoup de *self-controle*,” (empire sur soi-même)

“J’aime pas beaucoup l’ouvrage que j’fais à la *rubber shop* (manufacture de caoutchouc) ; c’est bin *toffe*.” (dur, de l’anglais *tough*)

On discutait, un jour, la beauté d’une jeune fille (question fort épineuse). On prétendait qu’elle était jolie, mais pas *striking*, pas frappante.

Devant l’étal de OPALMA RONDEAU, BOUCHER, un acheteur s’informe pour savoir s’il y a du jambon cuit. On lui répond qu’il y a du jambon *steamé* (cuit à la vapeur). Donc on *stime* le jambon et on . . . l’estime.

“Shu pas pour travailler pour des *pea-nuts* (arachides) : si l’bourgeois me donne pas une *raise* (augmentation de salaire) j’va partir.” Un tel langage devient une habitude “une sonde nature”, comme dit Aristote.

“I travaille pas; c’est lui qui *bosse* les autres”, (commande, dirige). Voilà qui n’est pas précisément “parler dans les tââmes!”

“C’est l’*driver* qui porte le lait,” (garçon livreur, conducteur de la voiture).

“Pi comment c’que ça va à matin M. Guillemette?” — “*Fine* (très bien)”, répondit M. Guillemette.

On se souvient encore de tout l’intérêt que la rencontre Dempsey-Tunney provoqua dans le monde civilisé. Deux bonnes citadines causaient le lendemain du combat et l’une d’elles disait: “Quosse tu penses de la *fight*?”

A la campagne (dans l’Ontario) un cultivateur dit: “On est court de *feed* pour les animaux”. (nourriture).

Un jeune homme qui portait le nom de Trésor disait un jour à sa mère: “Je n’a’i plus de *pocket-money*, (argent de poche).” Quelle ironie; s’appeler Trésor et n’avoir pas d’argent.

"Mon ami Elphège Trempe habite un *flat* à Montréal," (appartement composé d'un certain nombre de pièces de plein pied).

Madame Marotte était une excellente femme; mais elle avait un mauvais mari qu'elle ne pouvait plus endurer. C'est pourquoi après de longues années d'une vie conjugale fort orageuse elle décida de se séparer de son époux. La chose fit du bruit dans la paroisse. Une voisine fort charitable expliqua ainsi l'événement du jour; "Elle était rendue au bout; elle était plus capable de le *toffer*," (endurer).

"On s'est bin amusé à Hull dimanche; on a eu un *good time*."

"Ya pas beaucoup d'passagers dans l'*sleepers* à soir," (wagon-lit).

"V'là les *reels* qui passent" (dans le sens de: voici les pompiers qui passent avec le dévidoir et les boyaux). C'est là pensons-nous un bel exemple de style pompier.

"A la boutique c'est Fridolin Huppé qu'est premier *boss peintre*," (maître). La peinture nous fait songer à l'architecture et nous disons que "l'architecture de leurs phrases" laisse passablement à désirer. Comme on le voit il est bon de poursuivre sans relâche la lutte contre le français mal parlé. Au contact d'une nombreuse population anglophone nous absorbons tous les jours un trop grand nombre d'anglicismes. C'est pourquoi nous devons répéter avec le poète chansonnier Bérenger:

"Redoutons l'anglomanie:"

"Elle a déjà gâté tout."

* * *

Continuons à écheniller!

"Le temps *run* malgré n'us autes." *Tempus fugit sicut umbra* disaient les latins, (le temps fuit comme une ombre).

"M'avez-vous vu passer avec une *load* de planches?" (charge).

"Ya une *sale* à Sorel samedi; on va y aller," (vente).

Chez un barbier de qualité... *un barbiere di qualita*, un client se fait laver la tête... dans le sens propre du mot; on lui donne une *champounne*, puis l'opérateur appelle la pratique suivante en criant *next*.

Madame Soucisse parlant un jour d'une de ses amies disait: "Mame Gougeon, elle est don *stiff*," (raide).

Pour savoir si vous êtes prêt on vous dira: "*ready?*"

Une patinoire peut très bien remplacer *skating* quoique ce mot ne paraisse pas figurer au dictionnaire.

"Le temps est *dimpe*" (humide), disait un jour M. Guindon.

La grande presse, par son tirage presque illimité, est un puissant auxiliaire dans l'épuration linguistique. Elle peut, grâce à son énorme circulation faire beaucoup de bien dans une campagne en faveur du bon langage. Mais à côté de cela elle peut faire bien du mal en répandant des mots et des termes impropres. Un exemple: à l'heure actuelle, certains quotidiens donnent droit de cité à l'expression *hold up*. Pourquoi ne pas écrire: vol à main armée? Sous la rubrique des jeux ils popularisent des mots comme *knockouter* (à la boxe, mettre un homme hors de combat). Hélas et combien d'autres. C'est aux grands journaux d'agir dans la bonne direction et de donner à cette chose quasi impondérable qu'est la langue une impulsion vers une forme sans cesse plus plastique.

C'est M. Rossignol qui parle: "Je l'ai *coaxé* (cajolé): mais il n'a pas voulu venir nous voir."

M. Thivierge nous disait tout récemment: "On va prendre la photo. de tous les jeunes gens ensemble; toute la *bunch*," (groupe).

"Les soldats vont *driller* ce soir," faire des exercices militaires ou manœuvres.)

"Les chars ont *stocké*," (accident, arrêt, panne, retard).

"Tit-Pite yé pas bin beau; ya l'dos faité en *sleigh*," (traîneau).

A la campagne chez M. Papillon: "Qu'est-ce qui fait ton p'tit frère aujourd'hui?" — (Réponse). "*I clean* (nettoye) la *shed*," (hangard, remise). Sur quatre mots on compte deux anglicismes. Voilà du cinquante pour cent.

On dira souvent que c'est un terrain qui va en *slope*, (pente).

"Avez-vous remarqué comme M. Touchette fait du *puff* dernièrement?" *O tempora! O mores!* (O temps! O moeurs!) Dans quel siècle vivons-nous! Jusqu'à ce bon Touchette qui se permet de faire de l'épate et de plastronner!

Dans un restaurant où les mets sont rares et chers un habitué que la faim turlupine dit à un autre soi-disant convive: "Ya rien que des *toothpicks* à manger," (cure-dents).

"J'ai été r'conduire des passagers aux chars de Saint-Roch yavait tant d'monde dans l'auto que j'ai fait l'voyage sur le *hood*," (capot).

Une veuve (qui apparemment s'était consolée de la mort de son premier époux) faisait la confidence suivante à une de ses amies: "J'avais un bon mari à mon premier mariage mais, j'crois que le second le *beat* encore," (surpasse).

Le mot *tchèque* ou *check* à cours presque partout. Il signifie le plus souvent: chèque, vérification, contrôle, pointage. Il y a aussi le verbe *checker* que l'on emploie dans le même sens. C'est ainsi qu'un patron recommandait de bien surveiller le travail d'un de ses employés: un suspect celui-là. Il disait donc: "Cheque lé serré par'c'qyé bin rogne." L'ambiance, est une grande force qui pousse le peuple inconscient vers les phénomènes linguistiques de ce genre.

Ici le chemin de fer décrit une *curve*," (courbe).

"M. Chapedelaine fait passablement d'argent avec un *side line* après ses heures de bureau," (travail ou métier supplémentaire).

De mémoire je reconstruis la phrase suivante: M. Banal veut nous faire croire qu'il est bien riche mais ce n'est pas le cas; il fait semblant de l'être, c'est du *put on*.

Entendu chez M. Monsion: "Le *sour* est bloqué; allez chercher le plombreur," (égout).

Le mot *shaft* a diverses acceptations. On l'emploiera, à tort, à la place de puits de lumière.

"Ya autant la *twiss* de faire d'argent qu'un *brôker*," (avoir autant le tour de gagner de l'argent qu'un courtier).

A Ottawa, durant les fêtes du 60ième anniversaire de la Confédération (1-2-3 juillet 1927) Lindberg et d'autres aviateurs, survolent la ville. Une dame au milieu de la foule grouillante demande un renseignement. Elle veut absolument savoir quel est l'aéroplane du fameux homme-oiseau. Pour réponse on lui dit que c'est le "premier en avant; c'est lui qui *lead*!" En somme où allons-nous avec tous ces anglicismes? C'est à se demander si le français et l'anglais ne sont pas en train de se pénétrer réciproquement?

Dans certaines rues des grandes villes on ne permet la circulation des véhicules que dans une direction, soit la circulation en sens unique. Pour rendre cette idée nous faisons trop souvent usage de l'expression *one way street*.

'C't'omme là est pas *straight*," (droit, honnête, juste).

Mettre le *catch* sur la porte se dit communément au lieu de cliquet ou loquet.

Dans un grand établissement de commerce on va demander un renseignement au *shop-walker* (surveillant, inspecteur).

Au cours d'une soirée dansante chez M. et Mme Epiphane Taupier, la conversation tomba sur M. Alcide Brindamour, un invité... absent. Mlle Anoda Flibotte prit alors la parole: "Vous savez bien que M. Brindamour ne viendra pas, il est bien que trop *slow* pour cela; il est *slow* comme d'la m'lasse!" (lent, nonchalant).

On dira souvent: "Le *manégement* d'un hôtel" (gérance, direction); ou bien encore: *manager* pour gérant.

A l'heure actuelle il est souvent question de *beauty parlors*, pourrait-on dire salon de beauté en traduisant littéralement? Ceux qui désirent parler français correctement disent généralement: salon de coiffure. Souventes fois on entendra parler de *wave* que l'on peut imprimer à la chevelure. Un perruquier prétendait que l'on devait préférer à ce terme le mot vague ou ondulation. Nous ne contesterons pas la science grammaticale et capillaire de ce savant raseur. Bien au contraire nous lui donnerons notre adhésion la plus complète. Voilà un homme qui travaille à l'avancement du français.

* * *

Pour nous reposer un peu de l'anglicisme, citons maintenant quelques désopilantes curiosités linguistiques recueillies ça et là:

"Otez l'tapis, pis escouez-le ben, ben!" J'avoue que je préfère une phrase comme celle-là, aux précédentes! Au moins ça sonne à la française!

Une bonne femme était malade dernièrement; je m'informai d'elle afin de lui porter quelque secours: on me répondit que la respiration lui faisait presque défaut. Voici en quels termes on m'expliqua cela: "A peut pas prendre son vent; a étouffe!"

Toine Péloquin nous disait:

"Un voyage en Ecorce (Ecosse). C'est un âbre bin dur à scier au godendard. L'Eau n'a pas beaucoup d'oppression. A

l'encan ça s'est vendu cher une affère effrayante. C'est un gros mangeux."

Le grand poète Racine voulant imiter le sifflement des serpents, au cours de l'une de ses immortelles tragédies, composa le vers célèbre qui est dans la mémoire de plusieurs.

"Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?"

Cette onomatopée fameuse donne une excellente idée du bruit que font ces horribles bêtes. Me promenant, un jour, à Ottawa, à travers la basse-ville, j'aperçus une boutique sur laquelle s'étalait une enseigne qui renfermait ces mots: "Ici on lime les scies." Je me demande si l'auteur d'Athalie aurait pu trouver mieux que cela!

Les deux exemples précédents où l'allitération paraît jouer le principal rôle nous remémore d'autres virtuosités de cette nature qu'il sera probablement amusant de citer ici:

Cinq ou six officiers gascons,
 Passant un soir à Soissons,
 Marchandèrent des saucissons,
 Et demandèrent au garçon:
 "Combien ces cinq saucissons?
 —À vingt sous, c'est cent sous.
 C'est cent sous ces cinq saucissons."

Ou encore:

Combien ces six saucissons-ci?
 C'est six sous ces six saucissons-ci.

Voici une autre curiosité linguistique: Malade comme qu'a lé; le rhume comme qu'a la; qu'a ri don delle. Il faudrait chercher longtemps pour trouver dans les mots autant d'assonance et de dissonance. C'est un chef-d'œuvre du genre.

Puis ce vers si étrange:

"Le mur murant Paris rend Paris murmurant."

Nous donnons ci-après un exemple plutôt bizarre et mysti-

ficateur. Si vous prononcez assez rapidement en changeant quelque peu l'accentuation de ces mots, votre auditeur n'y comprendra rien; il croira même que vous parlez la langue de Cicéron:

Vos laitues naissent-elles? Oui mes laitues naissent.

On faisait subir des réparations à une ancienne demeure familiale. Le domestique chargé de surveiller l'ouvrage s'exclamait de temps à autre avec admiration: "Ça va d'être beaucoup beau, disait-il." C'est une manière, comme une autre, d'exprimer des "impressions d'art."

On construisait une école paroissiale dans une certaine localité de la province de Québec. Les entrepreneurs des travaux avaient fait interdire l'entrée sur le terrain et avaient ainsi formulé leur défense:

Pas d'admission
sans affaires
Par Hordre.

M. Picotte était indisposé aujourd'hui; il souffrait de "cranques dans l'estomac."

On entendra quelques fois des phrases comme celle-ci:

"Comment c'qué la mère à matin?" Dans une délicieuse petite comédie: *Molène* publiée par M. Claude Aveline, un homme de lettres fort distingué de Paris, je trouve des locutions populaires absolument semblables aux nôtres. C'est ainsi que cet éminent écrivain emploie "pépère", tout comme chez nous. Il fait aussi usage du terme "la bourgeoise." Il serait intéressant de recueillir sur les lèvres de nos chers cousins de France d'autres expressions de cette espèce.

"M. Taupier est un bon parti; c'est un veuve riche qu'a pas d'enfants." Comment résister à cela?

Le mot armistice est in-con-tes-ta-ble-ment difficile à prononcer. C'est évidemment ce que pensait un monsieur qui téléphonait l'autre jour et qui paraissait le trouver rebelle à l'arti-

culat^{ion}. Influencé, sans doute, par la loi du moindre effort, il disait avec infiniment plus d'aise: "C'est lundi la fête de l'armitice?" Nous pouvons compter un adepte de plus en faveur de la réforme de l'orthographe!

Un jeune Warren, débutant de la carrière commerciale, venait d'ouvrir un comptoir qu'il avait pompeusement baptisé du nom de WARRENORIUM. En ce faisant il avait dû s'inspirer du terme emporium, mot d'origine grecque, qui veut dire marché. L'idée était originale. Elle pouvait même être excellente. Après tout, pourquoi n'aurions nous pas des établissements commerciaux ainsi désignés? Que faudrait-il penser du Paquet-teorium, du Dugalorium, du Turgeonorium? Quoiqu'il en soit; la vie mercantile du Warrenorium fut plutôt brève. . . . malgré sa belle enseigne.

Nul ne songera, assurément, à nier l'immensité de l'amour maternel. Ce sentiment admirable s'extériorise diversement. Une mère voyant un jour son fils âgé de quelques mois tendre ses bras ténus vers elle disait en serrant les mâchoires l'une contre l'autre: "Cher beau p'tit paquet."

A Lachine par une journée de chaleur torride. . . "quand juin flamboie" . . . Je demande par où passe l'autobus pour aller dans la direction d'un certain collège. On m'informe, fort poliment, que si je veux attendre au coin de la prochaine avenue pendant quelques minutes, que "l'obus est sur le point d'arriver." Il est indéniable que la locomotion est en train de faire de rapides progrès. Nous avons l'omnibus; nous avons l'autobus, on nous annonce l'aérob^{us}. Voyager en "obus" me surpasse!

A la campagne on fait des trouvailles comme celles-ci: "L'enfant est timbé dans les confusions c'te nuite." "Mouman! la p'tite a braye." Un petit bonhomme auquel je distribue des friandises me dit au moment du départ: "Yoù t'en vas?" Incl^{uons} parmi ces phrases enfantines comme un autre "document humain" cette tournure bien connue: "Mon p'tit frère marche au catchisse", On dit même "catchime."

A Montréal, dans un sous-sol où il y a des "chambres à louer", je cause avec la maîtresse du logis. Au fond d'un modeste salon, mal éclairé, se dresse un buste de Napoléon. Le "petit chapeau" de l'empereur a l'air d'une auréole.

"Encor Napoléon, encor sa grande image."

Voyant que je considérais attentivement l'effigie de Bonaparte, cette bonne dame crut m'intéresser en me donnant une leçon d'histoire. "C'est Napoléon 1er" me dit-elle. Puis elle ajouta: "C'est un heros." (C'est ainsi qu'elle prononçait héros). Elle m'expliqua ensuite que "ce grand guerrier avait livré de grands combats. Qu'il avait fait périr bien du monde." J'écoutai respectueusement tout ce qu'elle voulait bien me dire au sujet de ce personnage légendaire. Devenant soudain un peu perplexe elle me questionna à son tour: "Dites-moi don, Napoléon, c'est-i un Américain ça?"

* * *

Continuons à signaler des anglicismes:

Papier *foolscap* me paraît mériter une mention toute spéciale à cause de l'emploi fréquent que l'on fait de ce terme. Disons donc plutôt papier écolier ou papier grand format.

"Quand on est allé aux Etats, on a pris le train pour New-York, *right through, full stime*," (tout droit directement: à pleine vapeur). Ne pourrions-nous pas employer ici la jolie expression de M. Abel Bonnard et nous écrire: quel "vacarme des mots!"

Chez le pharmacien: "Prendrez-vous de l'onguent composé ou *plain* (simple)!" Le mélange des mots est encore plus compliqué que celui des drogues!

"Avez-vous *cashé* (escompté, touché) votre *tchèque* (chèque)?" L'anglicisme est chose tellement usuelle, de nos jours, que chez plusieurs il est devenu ce que je nommerais: l'anglicisme inconscient.

Des enfants jouent sur une verdoyante pelouse non loin d'une villa. Habillés de couleurs voyantes ils prennent leurs ébats dans un frais décor qui nous fait songer à quelque pastorale du peintre Watteau. Soudain, l'un des mioches se sépare du groupe et se dirige vers sa mère assise sur la véranda pour lui demander du *mâche-mâlo* (bonbon de guimauve). Les parents sont souvent les premiers à enseigner, par la paroi, de semblables mots à leurs bambins.

"C'est l'gas qui porte des *gogqueules*," (lunettes pour se protéger les yeux en automobile).

Au restaurant on voudra savoir si vous prenez du *dressing* (assaisonnement) sur votre salade, ou encore si vous prenez votre *drink* (breuvage) accoutumé.

Impossible de passer sous silence, le mot *showcase* (vitrine). Il jouit d'une trop grande vogue!

Il faudrait, de toute nécessité, biffer *can-opener* et mettre à sa place: ouvre-boîte.

"Laver la vaisselle à la *botch* (à la diable)."

Dame Boudreau, parlant déménagement, vous laissera savoir qu'on ne trouble pas facilement son optimisme, elle formulera ainsi son opinion: "Mes meubles! j'm'en bougre ben. j'm'a les *storer*! (mettre en entrepôt)."

"T'faudrait qu'mon vieux *lôferait* une journée d'quate piasses; pis vous comprenez qu'on a pas les moyens (chômer)!"

"Mon vieux, viens don déboucher l'*sink* (évier)".

"Joséphine, va *taker* l'tapis (clouer)."

"V'là l'*truck* (camion) qui s'en vient avec ane *gang* d'hommes (équipe, bande)." J'ai entendu cela à Saint-Ours-sur-Richelieu.

Mop (balai à laver, vadrouille). On dira d'une jeune fille qui porte les cheveux courts: elle a la tête comme une *mop*.

Caille ou *coil* (calorifère). Souventes fois on intercale ce mot dans des phrases de ce genre: "Faut qu'j'aille voir à ma *caille*, voir si ya d'lair dedans!"

All right! (très bien, c'est bon). Encore une locution impropre que l'on rencontre partout. Par syncope, on dit aussi quelque chose comme: *a right*. Nous aurons bien de la peine à nous débarrasser de ces deux petits mots, malgré notre désir.

On fait usage du terme *building* dans bien des cas, quand il serait si facile de dire édifice.

"Son frère l'a *backé*." Cela signifie que son frère lui a donné de l'appui.

Le *meter* prend trop souvent la place de compteur. L'influence du milieu nous vaut multitude de ces vocables étrangers.

"Ya encore fait son *step* à matin." Cette étrange construction jouit d'un crédit dans certains milieux. Elle a des significations diverses; souvent assez subtiles à définir: pas, marche, démarche, etc.

"Aller fermer le *stop-cock* dans la cave" est une tournure fort utilisée. Il faudrait dire robinet d'arrêt.

On dit fréquemment la *laundry* quant il faudrait dire la buanderie.

Un *stimpe* signifie un timbre. Cette traduction est plutôt pauvre.

Mettre le *comforter* sur le lit (couvre-pied).

Patcher, on emploie souvent ce mot au lieu de rapiécer.

Tester quelque chose, s'emploie incorrectement dans le sens de faire l'essai ou l'épreuve. Ce terme impropre arrive directement de l'anglais: *to test something*.

"J'ai rencontré Orpha hier au marché; j'te dis qu'elle a un *swell* chapeau," (élégant, chic).

Il y a cette expression qui surnage toujours, en dépit de tous les "dites et ne dites pas": "faire *application* pour avoir une place". Il faut dire: demander une place, ou faire une demande.

Dans un délicieux village de la vallée du Richelieu, un en-canteur à la voix de stentor, procède à la vente du mobilier d'un hôtel. Les vieux meubles sur le point d'être éparpillés aux quatre coins du monde semblent attristés par la venue de cette heure de séparation ultime. Tour à tour, des événements du genre tragi-comique s'entremêlent. Tout à coup, celui qui dirige cette vente à l'enchère s'écrie en exhibant un pot à eau et un bassin: "V'là, mes amis, un sapré beau bol avec un pot! Comment c'que vous m'donnez pour toute la *riggine*?" (tout l'attiral, tout l'bazar).

Débarrasser notre parler de l'anglicisme ne me paraît pas chose aisée. C'est un peu, je crois, le sentiment de tous ceux qui ont étudié froidement et sérieusement cette question. Les nombreuses tentatives faites dans cette voie n'ont pas toujours donné les résultats désirés. Bien souvent nous voyons la faute et nous ne voulons pas même nous donner la peine de l'éviter. C'est pourquoi nous dirons comme le poète latin Ovide dans les *Métamorphoses*: "*Video meliora proboque, deteriora sequor.*" (Je vois le bien, je l'approuve et je fais le mal).

* * *

Puisque nous sommes encore dans le domaine de la critique, profitons en pour nous occuper brièvement de la pauvreté du vocabulaire qui est aussi un de nos défauts, paraît-il?

En certaines circonstances on ne commettra pas d'anglicismes, mais en revanche, on ne se donnera pas seulement la peine de chercher le mot propre et pour désigner un objet quelconque, on se contentera de dire "la chose", "l'affaire", "la machine" ou "le machin!" La langue admirable dans laquelle Rabelais, Montaigne, Molière, Pascal, Bossuet, Descartes, Corneille, Racine, Lafontaine et Boileau ont écrit leurs chefs-d'œuvre est-elle si indigente que cela? En serait-on arrivé au fond

de l'immense réservoir qui contient tous les mots de notre idiome? Permettez-moi je vous prie de faire ici une couteur digression, dussé-je pécher contre les règles de l'unité.

Parmi les nombreuses langues parlées sur la surface de notre globe terrestre, il en est qui ne possèdent point nos ressources et nos richesses linguistiques. Bien au contraire. Les populations qui les parlent doivent forcément avoir recours à des circonlocutions ou périphrases pour exprimer leurs idées. Il m'a été donné de constater personnellement ce phénomène chez les sauvages.

C'était au printemps de 1928, à Caughnawaga, où je m'étais rendu pour étudier, quelque peu, la langue iroquoise. J'appris que pour désigner un catéchisme, il fallait recourir à plusieurs mots e. g. *ionteriwaienstakwa ne kariwiioston teieiasontha* (objet pour apprendre la religion de ceux qui font le signe de la croix). Je m'instruisis également au sujet du substantif **marteau** que les indiens doivent encore désigner par un terme qui équivaut à une périphrase: *ienekonresta* soit un objet pour frapper. Ces deux spécimens linguistiques prouvent assez bien, je crois, ce que nous avons avancé tout à l'heure.

Pour revenir à notre idiome, sans plus tarder, disons que la langue française possède un trésor quasi inépuisable de mots dans lequel nous pouvons puiser indéfiniment.

De combien de mots se compose le vocabulaire total de la langue française? C'est là une question complexe. En pareille matière il est bien difficile d'affirmer catégoriquement quoi que ce soit.

Un savant américain prétend que la plupart des langues cultivées de l'Europe possèdent chacune de 30,000 à 40,000 mots. Nous savons tout d'abord que les mots naissent et meurent; nous avons donc dans le premier cas les néologismes ou les mots nouveaux et dans le second les archaïsmes ou les mots anciens, désuets. Il se fait par conséquent un mouvement de va et vient qui produit évidemment un état d'équilibre ins-

table. Il est bien délicat d'établir des statistiques de première valeur. Tout de même, une moyenne de 40,000 mots pour notre parler paraît raisonnable. Mais cela s'applique à ce que l'on entend par la langue littéraire ou la langue usuelle. Car si nous tenons compte des termes scientifiques et autres nous arrivons à un chiffre bien supérieur à celui cité plus haut: Ainsi, le *Dictionnaire* de Littré contiendrait environ 200,000 mots. En acceptant ce nombre, comme officiel, cela devrait nous dispenser d'employer des substituts aussi pauvrement trouvés que "l'affaire" ou "la machine" ou autres inventions de cette espèce, si peu désirables et si contraires au bon goût.

* * *

L'histoire de la littérature française nous fait connaître le rôle important que joua le poète François Malherbe au temps de la réforme littéraire du seizième siècle. "Quand on lui demandait, dit Racan, son avis sur quelques mots français, il renvoyait ordinairement aux crocheteurs du port au foin et disoit que c'étoient ses maîtres pour le langage." A notre tour, faisons une promenade non pas à Paris, mais sur les quais de Montréal, et consultons nos bons amis les marins et les débardeurs quant au sujet qui nous occupe actuellement:

"Le *boat* est chargé *full load*," (bateau complètement chargé, cargaison complète).

Discutant un accident survenu à la machinerie d'un vapeur, un marin me déclarait: "C'est la *pin* du balancier qu'est brisée." (essieu).

"Le *stime* (vapeur) est accosté à la *shed* No. 9," (hangar).

"Les bateaux ont pas grande eau dans l'p'tit chnail, i peut pas marcher leur *speed*, (vitesse)".

"Ya quasiment pu de *side-wheel* (roues de côté, roues à aubes), asteur, c'est tout des bateaux à *screw*", (hélice).

"*Shippez-vous* (expédier) vote fret par le "*Britannic*" ou

par le train!" Les navigateurs ne sont donc pas tous des grammairiens!

Parlant d'une drague qui n'avait pas fonctionné depuis un certain temps, un ingénieur mécanicien me disait: "Les *spoons* ont pas marché pendant trois jours," (cuillère).

On fera souvent usage du mot *pipe*, mot anglais signifiant tuyau, mais on lui donnera la prononciation française, telle que dans pipe. Ainsi l'on dira "la *pipe* est crevée." On dira aussi: "Les décharges *pipes*", toujours dans l'acceptation de tuyau.

Le chauffeur vous expliquera qu'il va *cleaner* ses feux à Sorel (nettoyer).

Sur le quai non loin d'un transatlantique j'entends ces mots: mettre un *tag* (étiquette) à la valise.

Phrase entendue à bord d'un *dredge* ou *drudge* (bateau, dragueur, drague) le capitaine dit: "Ça fait cent fois que j'dis à la cuisinière; mettez don pas tant d'*gravy* (sauce) dans vos assiettes."

Le *purser* (commissaire du bord) vous exposera qu'il a encore tout son fret à *biller* (facturer).

À bord du vapeur "Québec" un passager dit à son compagnon de voyage: "J'ai donné un *tip* (pourboire) au *waiter* (garçon)."

Boiler ou *bâleur*: bouilloire, chaudière. *Shaft* ou *shaf* arbre de couche. *Beam*: balancier. *Deck*: pont. *Baggageman*: préposé aux bagages. *Gangway*: passerelle. *Pontoune*: ponton. *Stime-barge*: barge à vapeur. Le mot barge, (grand chaland) en France, semble céder le pas au substantif: péniche qui dérive de l'anglais: *pinnace*.

"Ya pas beaucoup d'eau icite, faut marcher *easy-way*" (doucement).

"Le pont de la rive sud avance ben; ya déjà quatre *piers* (pile) de construits."

Est-ce que bateau traversier, bateau passeur ne ferait pas aussi bien l'affaire que *ferry*?

"Va chercher mon *suit-case* à bord du bateau!" (portehabit, sac de voyage).

"I ventait nordet si fort, à mainuite, qu'on pensait qu'le *top deck* (pont supérieur) allait se débâtir!" Il devait souffler terrrrriblement fort!

"Le bateau est chargé assez que la houle des *stimeurs* (vapeurs) embarque sur sa *trim*," (probablement un endroit de la coque indiquant l'arrimage ou la décoration près des ailes?)

Truck semble avoir conquis une place définitive dans le vocabulaire du monde maritime. Il serait bien difficile de le remplacer par diable ou cabrouet, chariot à deux roues basses, servant au transport de lourds fardeaux. Il faut souvent s'incliner devant l'usage!

Pendant que je contemple les profondeurs glauques du canal de Lachine, un *lockman* (éclusier) m'entretient d'un certain bateau à vapeur qui faisait, l'été dernier, des excursions au clair de la lune: "I fasait des *moonlight* deux fois par semaine."

Il existait jadis rue des Commissaires à Montréal un café où les gens d'équipage allaient se distraire et se désaltérer. Cet établissement aujourd'hui disparu a été remplacé par d'autres du même genre. Mais la clientèle a beaucoup changé avec les années. Ce sont plutôt des marins étrangers qui fréquentent maintenant ces estaminets plus modernes. On sait que les gens de mer passent pour être, en général, de gais lurons. Cette réputation est-elle usurpée? Parfois on chantait de joyeux refrains dans le goût de celui-ci:

"Les matelots"

"Sont rigolos,"

"Ils aim'nt à rire"

"Dans leur navire. . ."

La langue que l'on parlait alors (il y a environ vingt-cinq ans) contenait moins de termes anglais que celle d'aujourd'hui. Tout de même, on pouvait entendre un matelot demander un *tombleur* d'huîtres, (verre). D'autres expressions de cette espèce avaient également cours en ces lieux où les fils de Neptune venaient se récréer.

Un jeune homme qui exerçait l'emploi de vérificateur ou de pointeur sur un remorqueur traînant des pièces de bois déclarait: "J'suis *checkeur* sur in p'tit *tug* qui transporte rienque des *logs*" Il y a là l'embryon d'un poème où les vers ont une certaine assonance. On pourrait les transcrire comme suit:

J'suis *checkeur* sur in p'tit *tug*
Qui transporte ienque des *logs*.

Il est à regretter que ce versificateur anonyme ait laissé son œuvre inachevée.

L'assonance étant une espèce de rime qui fait écho, cela éveille en notre mémoire de réels vers en écho que nous citerons ici pour reposer le lecteur, durant un instant, du travail d'épuration que nous lui imposons sans pitié. Nous devons ces rimes fort curieuses au chansonnier Panard (1694-1765): Qui écrivait:

"Et l'on voit des commis"

"Mis"

"Comme des princes"

"Qui sont venus"

"Nus"

"De leurs provinces."

Exhaust paraît devoir figurer définitivement dans notre glossaire nautique. Il incombe de lui trouver un remplaçant. C'est pourquoi nous offrons à nos amis les caboteurs un substitut. Ils pourront donc employer échappement ou tuyau d'échappement. Ces mots sonores font une image... auditive

qui ressemble au bruit de la vapeur sortant de la chaudière. En allemand le mot est encore plus tapageur; c'est ainsi que l'on dit *die Ausströmung*.

La nuit est sombre; le vapeur avance lentement, avec précaution. Ses trois lumières blanche, rouge, verte, trinité lumineuse, percent à peine l'épais et froid brouillard de novembre. La fumée noire sort de la cheminée et disparaît dans la buée opaque. Anxieux, le capitaine arpente la passerelle et dit au s'gond: "Ya bin d'la brème; on mont'ra pas plus loin; on va mouiller icite; prépore l'ancre. . . . *let go,*" (lâchez, laissez descendre l'ancre, larguez).

Life-preserver tend à supplanter ceinture de sauvetage, bouée de sauvetage, appareil de sauvetage.

Mes amis les navigateurs affectionnent, tout particulièrement, le terme anglais *steward* pour désigner ce qui doit être probablement un maître d'hôtel ou un préposé aux vivres. En bien des instances on prend, tout simplement, le mot étranger et on s'en sert tout bonnement, c'est infiniment plus facile.

On débarque des marchandises sur le quai: des boîtes, des caisses, des ballots, des barils, des paniers, des poches. Certains de ces réceptacles d'où s'exhale une forte odeur poissonneuse contiennent, en effet, saumon, anguille, maquereau, brochet, alose, crapet, barbotte, barbue, esturgeon, flétan; "toutes les pâleurs glauques de l'Océan". Un badaud qui se trouve là admire le flétan en disant "Ça c'est du beau flottan. *Some* flottant."

(Ici *some* est employé comme une espèce de superlatif). Mais revenons au mot flottan. Le peuple, en somme, est simpliste, et il trouve tout naturel de d'appeler une certaine espèce de poisson: flottan plutôt que flétan. Peut-être n'a-t-il pas tout à fait tort dans le cas actuel?

La partance d'un transatlantique offre toujours quelque chose de poignant, de pathétique. La voix puissante de la sirène sonne et retentit dans le port et sur la ville comme une trompe gigantesque:

“...suprême clairon plein de strideurs étranges...”

Puis on sonne la cloche du bord; on enlève la passerelle; on largue les amarres, et les hélices tournent dans l'eau profonde et opaque près des planches verdâtres du quai. C'est alors "l'appel suprême des mouchoirs." Sur le pont du navire deux passagers s'entretiennent et l'un d'eux exhibe son billet en disant qu'il à un *stop over* (privilège de séjour) pour la France. (Envions son heureux sort!)

Au printemps dernier, à la crue des eaux, plusieurs de nos rivières avaient été particulièrement hautes. L'Ottawa, le Rideau, la Gatineau, le Richelieu et même le Saint-Laurent envahissaient leurs rives comme des torrents déchaînés. Cela faisait dire à un maître d'équipage: "On a bin d'la misère à décharger la marchandise, les *slips* (cales de débarcadère), sont dans l'eau et tout naye sur les quais." La dernière partie de cette tirade où figure le mot "nayer" nous remémore un chapitre de Rabelais intitulé: *Comment Pantagruel évada une forte tempête en mer* et dans lequel on entend les lamentations de Panurge en face des flots soulevés. "Par ma foy j'ay belle peur, bou, bou, bou, bous, bous. C'est fait de moy. Je me conchie de male rage de peur. Bou, bou, bou, bou, Otto, to to to to ti. Otto to to to to to ti. Bou bou bou, ou ou ou bou bou bous bous. Je naye, je naye, je meurs, bonnes gens, je naye."

A bord d'un bateau venant d'Ottawa qui ancre au Canal de Lachine un des rares passagers voyageant sur cette ligne dit à un de ses copains: "Moué, s'hu pas bin *sport* pour me t'nir avec les passagers à la mode, comme on dit, j'aime mieux m't'nir en bas dans l'bateau avec les chevaux et les vaches." Un philosophe a eu bien raison de définir l'homme comme étant un être sociable. Pour revenir au mot *sport* employé ci-dessus, il est assez difficile d'en préciser le sens exact. Il signifie probablement: je ne suis pas très fort pour cela; je ne suis pas assez à la mode; je ne suis pas assez élégant. Les idiotismes sont parfois les pires ennemis des traducteurs. C'est probablement cela

qui nous a valu l'aphorisme italien: *Traduttore, traditore* (traducteur, traître).

Par un clair matin estival, je déambulais au port et regardais attentivement les navires qui refoulaient le courant rapide du grand fleuve qu'ils remontaient avec effort. Instinctivement je songeais aux jolis vers du poète Luc Durtain qui à bord du "Kong Harold" écrit:

"Le beau navire, blanc et bleu"
 "Comme un nuage neuf, avance"
 "Aériennement:"
 "L'embouchure de sa proue"
 "Fait la rumeur d'un coquillage."

Il approcha lentement, jeta les amarres, s'appuya sur le quai et s'immobilisa. Un "pilot", vieille connaissance à moi, me parla longuement, il dit en résumé: "On t'a pas vu d'puis longtemps; quosse tu fais; tu viens pu nous wére? Fais don pas l'oure comme ça." Il m'invita au restaurant "su a rue Craig, conte la rue St-Laurent, tu sais bin, làiousqu'i vendent des *lobsteurs*." (homards).

C'est la fin de septembre et une atmosphère automnale enveloppe le port. Des ballots de toutes descriptions s'entassent pêle-mêle sur les quais encombrés. Les camionneurs se hâtent de transporter "la marchandise pésante" car c'est maintenant la grosse *rush* des pétaques." (Abondance, affluence énorme sur le marché).

* * *

Cataloguons encore des anglicismes:

"Prête-moi don ton *flash light* (projecteur)."

Parlant maisons et déménagements, bien des personnes diront: mon *lease* pour mon bail.

Le mot anglais *drab*, par exemple: un habit *drab*, semble être entré définitivement dans notre vocabulaire. Cependant le terme exact serait gris brun, noisette ou chamois. Voilà com-

ment les anglicismes pénètrent chez nous tous les jours! Les expressions de ce genre abondent un peu partout. Il faut donc leur faire une guerre impitoyable!

Parlant théâtre, on dira un *show*, de préférence à un spectacle.

Un *couch* remplace trop souvent chaise longue, sofa ou divan; je me demande pourquoi?

"T'é t'in beau *smate*, toé!" C'est une façon assez originale d'offrir des félicitations à quelqu'un qui vient d'obtenir un succès quelconque!

Un *set* de table: un service de table ou un service à dîner. Un *set* de chambre à coucher: un ameublement de chambre à coucher. Un *directory* un almanach des adresses, un guide des adresses, ou encore un Botin (nom de l'éditeur d'un livre de ce genre à Paris). Un *time-table*: un horaire, un indicateur des trains.

"A ma nouvelle place, j'vois ben d'mes *customers* là," (clients).

"Pour obtenir une grosse *job* (emploi, position), aujourd'hui, il faut avoir du *pull*" (influence) me déclarait mon vieil ami Alcide Trempe. Oui, il faut être pistonné par un *big bug* (un gros bonnet). Dans la lutte pour la vie c'est le surhomme qui l'emporte invariablement. Bref, c'est l'gros gas gras qui gagne tout l'temps!!! Parlant de *job* on prononce aussi: une *éjob* ou une *ejob*.

"Si Cléophas partait, ça en débarrasserait plusieurs; plusieurs *is right*!" (C'est vrai ou c'est bien).

Vous avez sans doute, entendu dire en anglais: "*Business is rotten*!" Voici la traduction qu'un bon bourgeois montréalais me donnait de ces mots: "Les affaires vont ben mal; ya pas d'ouvrage; ça marche pas panteute; c'est pourri, pourri!"

"Vous payez votre butin trop cher; vous vous faites *sôké* en grand!" Encore une fort jolie façon de s'exprimer!

Entendu à Hull: "Le *strike* (grève) chez Eddy est *settled* (réglé) et ça va ben aller asteur."

"Ya plu rien qu'assez pour mouiller *l'side-walk*!" Cette phrase a presque l'allure d'un vers alexandrin. Avouons, cependant, que le sujet est un peu terre à terre!

Une *team* de *jwo* (paire de chevaux): voilà une expression classique, en son genre, tant elle est usitée dans une certaine sphère.

"On est allé au théâtre; on s'est mis dans *l'pit*." Le mot *pit* pourrait être avantageusement remplacé par le substantif paradis.

"On a mis des *screen* (moustiquaires) dans toutes les f'nêtes, pis ça fait rien; les mouches rent'ent pareil!" Il y aura donc toujours des gens pour qui le sentiment du Beau restera lettre morte!

"C'gas-là prend d'la *dôpe*!" C'fille-là est *dôpée*!" Que penser dun tel galimatias? Ajoutons à cela: "*I dôpe*!" (adonné aux drogues, aux stupéfiants).

"J'ai acheté un gros *coat* (paletot) de *seal* ou de *sealskin* (veau marin)." Ainsi parlait une jeune fille de la rue Saint-Denis, Montréal. Si les langues sont de la "psychologie pétrifiée", que faut-il penser de toutes ces façons de s'exprimer?

Un homme de *spare*! Voilà qui s'appelle bien parler. Il ne serait pas tellement plus difficile de s'exprimer ainsi, tenez, par exemple: de réserve, disponible ou encore de rechange; mais pas *spare*, de grâce.

L'expression suivante: un *blind pig* me paraît fort curieuse, même dans la langue de Shakespeare. Elle signifie un débit clandestin de boissons alcooliques, et fait un peu penser à l'alambic de cuivre: "Machine à souler qui distille ses poisons à cette foule d'ouvriers s'abreuvant au comptoir." Dans certaines ré-

gions québécoises on emploie, tout simplement, le mot "trou" pour désigner ces lieux borgnes. Aux Etats-Unis, *speakeasies* remplit cet office. Il y a aussi les *bootleggers*, espèces de contrebandiers de l'alcool.

Madame Dicaire (virtuose de 225 livres) entre au salon et s'approche du piano pour exécuter la *Sonate pathétique* de Beethoven. Elle cherche du regard le tabouret absent. Ne le voyant pas à la place accoutumée elle interpelle un de ses enfants en lui disant: "Dolphin, apporte le p'tit *stool* pour le piano." Espérons du moins que les lois de l'harmonie seront plus respectées que celles du bon langage.

Une bonne vieille Canadienne-française de l'ancien temps, me racontait un jour, qu'elle venait de faire une promenade en automobile, jusqu'à Strathmore, près de Montréal. C'est dans les termes suivants qu'elle s'exprima: "On a été faire un tour à *Scracmore* en *motor*." Comme on dit là-bas, sur le boulevard, c'était rigolo!

La scène se passe dans un restaurant de la rue Saint-Laurent, à Montréal. Le gérant, d'un air très important, demande à son commis: "Oscar, oùsque t'as mis les *stickers* de *bricks*?" Si le gérant vous posait semblable question, seriez-vous en mesure de lui répondre? Oscar, fort heureusement pour lui, comprend ce langage harmonieux et cherche immédiatement dans ses tiroirs de petits imprimés sur lesquels on peut lire: "*Ice cream bricks*", (briquettes de crème à la glace) qu'il se hâte respectueusement de remettre à son maître.

Il faut bien consacrer un petit paragraphe à *sweater* qui est fort répandu à la ville et même à la campagne. Nous offrons, comme "mots de rechange": chandail, gilet ou veste de laine ou même vareuse. Dans bien des cas, ceux qui font usage de ce mot, anglais le prononcent comme suit: *souléteur* ou *swéteur*. C'est, en vérité, se donner beaucoup de mal!

"C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit..." Un jeune homme (type à la Valentino) me racontait, aux pre-

mières neiges, qu'il était allé, avec des amis, faire une excursion nocturne, en automobile, dans la direction de Saint-Janvier. En revenant à Montréal, "ville tentaculaire", par excellence, les gais voyageurs eurent à subir divers incidents et accidents. "On a eu un *flat*," me dit-il fort sérieusement! Cela signifiait qu'un pneu s'était crevé! Comme s'expriment couramment les automobilistes anglais: "*We had a flat tire!*" Dans le sens de crevaisson, d'éclatement, on dit aussi *blow-out*.

"Prendrez-vous des patates *mashées* (écrasées) avec vote viande!"

Au comptoir d'une épicerie bien ordonnée la patronne nous offre divers échantillons de cette nourriture dite: céréales. Elle nous montre des *corn flakes* (flocons de maïs), du blé *puffé*, (soufflé) ainsi que du riz *puffé*. Encore quelques spécimens de ces délicieux produits et nous allions *puffer* de rire!

Trop souvent, on lira dans les journaux français: Shawinigan Falls. Pourquoi le mot chute n'est-il pas usité?

Entendu dans un restaurant d'Ottawa: "V'là vos *chops* (côtelettes): avez-vous *ordé* (ordonné) d'la *poutine* itou?"

"J'ai travaillé ben fort c'te s'maine à poser les *double windows*; ça rouvre l'estomac de forcer sur des cadavres de châssis de même!"

Il existe quelque part, paraît-il, un bon jeune homme, qui à un moment donné, peut nous *protecter* (protéger) et nous rendre service. L'histoire ajoute qu'on doit même le *truster* (avoir confiance)! Voilà au moins, un monsieur dont je serais heureux de faire la connaissance!

J'ai cueilli ces phrases, au hasard, dans ma collection de cacographies: "Vos bottes, quand est-ce que vous les faites *shiner*?" (Cirer). *Some* salle de danse!" "À vendre: *Fora truck dompeuse!*" "C'est un garçon qui a du *pushing*!" (entrepreneur). J'ai gros d'marchandises dans mon *back-store!*"

(arrière-magasin). "Ya pas mangé deux *sly* (tranches?) dans toute sa journée!"

"Ya fait bin d'largent dans la *ginger-beer* (bière au gingembre) : ya ane tannante de belle maison privée à Sorel."

Certains Canadiens-français qui nous reviennent des *States* (Etats-Unis), nous rapportent, parfois, des expressions peu banales. L'un d'eux m'a fourni les suivantes: "Je *feel* bien" je me sens bien portant. "Une boutille *scéalée*" (cachetée ou scellée). *Hitoune* de l'anglais *high-tone* (ton élevé). Il faut bien avouer que dans ces grands centres américains il est fort difficile de résister à l'ambiance. Moi-même, à la suite de longs séjours à New-York, j'étais tenté de me servir de *subway* (chemin de fer souterrain), de *elevated* (chemin de fer aérien ou élevé), etc., etc.

"*Puncher* l'heure ou *puncher* l'horloge (poinçonner, marquer).

Chez un marchand détaillant: un acheteur demande le prix du café. M. Lepoupon, préposé à la vente de ce délicieux produit de l'Orient, fournit tout aussitôt les renseignements désirés. Gravement, dogmatiquement il fait l'énoncé que voici: "Avant on l'vendait rien qu'en *can* (boîte); aujourd'hui, on l'vend *loose*, (à la mesure, en vrac).

Un *net* signifie généralement un filet ou un réseau.

Un *pocket kodak* pour un kodak de poche ou photopliant.

Causant photographie on dira un *snap shot* pour un instantané, et un *time exposure* pour un temps de pose. *Shutter* au lieu d'obturateur. Une *plate* pour une plaque sensibilisée.

Discutant la création et la valeur de certains mots nouveaux M. J. Vendryes, auteur d'un magnifique ouvrage intitulé *Le Langage*, a une petite note fort curieuse au sujet du mot *kodak* qu'il sera intéressant de citer ici. . . . "Quant aux mots tels que . . . kodak ils ont une valeur expressive indéniable. Ce sont des onomatopées; ils rentrent dans la catégorie, dont les principes

et l'organisation sont aujourd'hui fixés. Le mot *kodak* fait image, une image auditive: On croit entendre le déclic du mécanisme qui ouvre et ferme l'appareil. Le créateur du mot a-t-il senti cette valeur et voulu faire de l'harmonie imitative?...

Un mot tel que le *kodak* est d'ailleurs conforme aux règles du langage onomatopéique: les consonnes ont la juste articulation, et les voyelles le timbre imposé par les lois mêmes de M. Grammont. Il est si bien formé qu'on se demande s'il eût pu l'être autrement. La faculté de créer des mots nouveaux n'est probablement qu'une illusion. "L'évolution linguistique est dans l'étroite dépendance des circonstances historiques; il y a entre l'évolution linguistique et les conditions sociales où évolue la langue un rapport évident. Le développement de la société entraîne le langage dans une voie déterminée. On est donc en droit de chercher s'il n'y a pas dans l'histoire des langues comme un reflet de l'histoire des civilisations."

Puis le terme fautif prévaudra contre le mot juste et l'on nous expliquera qu'une photographie est bien *sharp* (claire ou nette).

Autres modèles à ... éviter, la *town-hall* (hôtel de ville). Un *rug* (tapis).

Une bonne *joke* (farce). *Free* (gratuit). *Pedleur* (colporteur). *Washeur* (rondelle). *Stége* (diligence). *Staff* (personnel d'un bureau). *Statement* (exposé, rapport). *Voucher* (quittance, pièce justificative).

Un chauffeur nous annoncera d'instinct que la limousine de son bourgeois, M. Grosbonnet, a *skiddé* en descendant la côte (déraper).

On lira souvent dans certains journaux (colonne des petites annonces), qu'une couturière demande des *fitteuses*, (essayeuses) et qu'un fabricant de cigares cherche des *buncheuses*! (robeuses).

Voici une phrase entendue au cours de l'été dernier. Je la

transcrit mot à mot, sans y rien changer, car vraiment ce serait dommage. "Les mouches, on n'a pas pas ane à la maison; Tit-Blanc leur fait la chasse avec le *swat* tous les matins," (tue-mouches).

Il y avait jadis à Ottawa, (avant le grand incendie de 1900), une hôtellerie fort achalandée; les hommes de chantiers ou "voyageurs" aimaient à y loger. Située non loin de la chute Chaudière, elle attirait vers elle tous les regards par une enseigne aussi curieuse que pittoresque. Un immense canot monté de robustes rameurs descendait en bondissant les eaux turbulentes d'un tortueux rapide. Sur l'affiche aux couleurs flamboyantes s'épalaient ces mots:

REPOS DU VOYAGEUR

(Ici on passe la dish).

C'était bien là un hôtel absolument typique où les anciens "voyageurs des pays d'en haut" venaient loger entre leurs randonnées quasi héroïques.

Ce *dish* (plat) savoureux que l'on devait servir à ces fiers-à-bras des jours d'autrefois devait être, pour le moins, substantiel et digne de Gargantua.

Si le lecteur veut bien me le permettre je le conduirai dans la région avoisinant la merveille qu'était la Chaudière en ce temps-là. Quoique moins âgé et moins sage que Mentor, je m'efforcerai de guider ses pas dans un des coins les plus intéressants de Bytown (ancien nom de la capitale fédérale).

Entre autre choses nous découvrirons aux abords de l'abîme quelques-uns des éléments constitutifs d'un *folklore* (science des traditions et coutumes populaires) canadiens-français dont le souvenir plane audessus de la "Grande Chaudière".

Commençons donc notre pèlerinage en partant de l'ouest de la ville dans ce quartier qui porte généralement le nom de *Flats*, nom qui le caractérise plutôt bien. Cette région s'en va en pente douce jusqu'au bord de l'eau. C'est là que se trouve

la célèbre chute Chaudière, qui apparaît toute blanche et gronde d'une façon monotone avant de se précipiter sous son pont. Hélas, elle n'est pas aussi tumultueuse que jadis, car un puissant barrage entrave maintenant sa course impétueuse. Toutefois, au printemps, à la crue des eaux, la cataracte retrouve encore une partie de ses mugissements d'autrefois!

C'est aux environs de cet endroit, surtout, que nos ancêtres de la future capitale vivaient, alors les pages les plus dramatiques de leur histoire. A tout instant ils en venaient aux prises avec leurs terribles adversaires les "Chêneurs". C'est au cours de ces luttes cruelles que le célèbre batailleur Jos. Montferrand, comme un autre DuGuesclin, frappait d'estroc et de taille!

Mais quels étaient au juste ces *Shiners* dont il a été si souvent question dans le passé? Pour la plupart, c'était une bande "d'hommes de cage", des Irlandais ligués contre les Canadiens-français de cette époque lointaine, et qui voulaient absolument les chasser du commerce du bois. C'est ce que nous apprend feu W. P. Lett, dans un ouvrage fort curieux écrit sur Bytown, en 1874. Citons le passage en question dans le texte même:

*"A band of Irish raftsmen, who
Were to each other always true,
Combined together, war they made.
To banish from the lumber trade
All French-Canadian competition
By dooming it to abolition;
They made the wild attempt, at last,
To extirpate poor Jean Baptiste . . ."*

Je me rappelle parfaitement, lorsque j'étais enfant, les terrifiantes histoires que me racontaient certains "voyageurs des pays d'en haut", au sujet de ces batailles qui se déroulaient souvent dans les environs de la Grande Chaudière et où les vaincus avaient pour sépulture les eaux turbulantes de la cataracte! Nombreuses sont les légendes qui entourent ce lieu.

Bytown fut surtout un centre important pour le commerce du bois. Il fut également le grand rendez-vous des "voyageurs" qui partaient pour les "pays d'en haut".

Il y aurait un livre à faire sur les hardis bûcherons qui s'en fondaient dans la forêt quasi impénétrable pour hiverner dans les camps. Que de chansons et de refrains nous devons à ces bardes de l'Ottawa supérieur! Il me semble encore entendre l'un d'eux me chanter:

"Voici l'hiver arrivé,"

"Les rivières son gelées,"

"C'est le temps d'aller au bois,"

"Manger du lard et des pois,"

"Dans les chantiers nous hivernerons, (bis)."

Ces vers possèdent bien toute la saveur de ces temps primitifs où la vie des anciens "voyageurs" avait tant de panache et de pittoresque. Un simple couplet de chansons suffit pour jeter une vive lumière sur les mœurs de ces incomparables bûcherons. Cette poésie naïve est, pour ainsi dire, scandée à coup d'aviron. On y sent même la douce caresse des sombres flots de l'Ottawa.

Lorsque les "voyageurs", ces gais lurons du temps d'autrefois, revenaient de leurs courses périlleuses et lointaines à travers les rapides, les cours d'eau et les forêts du nord, ils manquaient rarement l'occasion de venir se distraire dans l'hospitalière ville de Bytown.

"C'est dans la vill' de Bailtonne"

"L'à iousque j'ai'té faire un tour;"

"Là iousque ya des jolies filles"

"Qui sont parfait' et gentilles,"

"Mais yen a-t-an' que, par 'sus tout,"

"Z-on dit que j'y fais l'amour."

Quand les trains de bois venant "d'en haut" étaient parvenus au dessus de la Chaudière les "voyageurs" faisaient une halte à cet endroit. Il fallait alors les réduire à des proportions

moindres: en *cribes*, pour passer par les *slides*, espèces de glissoires, afin d'éviter les eaux du terrible gouffre. Quand on avait passé par cette espèce de canal, opération assez délicate, les "hommes de cages" qui venaient de "sauter" assemblaient de-rechef les différentes parties du radeau et se remettaient en route vers Montréal. Et dans la pénombre les radeaux sur lesquels les voyageurs allumaient des feux, disparaissaient comme une longue et silencieuse procession aux flambeaux dont les reflets rougeâtres se miraient sur les flots et jetaient une lueur sur les rives sombres de l'Ottawa.

J. C. Taché, dans *Forestiers et voyageurs*, donne une jolie description des cages descendant un de nos cours d'eau. J'en cite un court extrait. "Qui n'a passé des heures, dit-il à voir ces trains de bois la nuit, alors que le brasier de leur vaste *cam-buse* les illumine d'une étrange lumière qui se reflète dans l'eau; alors que les hommes de cages qui marchent, rament ou dansent au son de la voix ou du violon, apparaissent dans le clair-obscur comme autant d'êtres fantatistiques faisant sorcellerie sur l'eau"?

Ce fut une de mes bonnes fortunes de connaître intimement un couple de ces vieux voyageurs. L'un d'eux m'a particulièrement intéressé en me narrant ses exploits du temps de sa jeunesse. C'était un brave homme qui demeurait à Saint-Roch-sur-Richelieu. On l'appelait le "Père Baltran" (Bertrand). C'est dans cette paroisse qu'il a passé de vie à trépas, à l'âge de 86 ans, il y a quelques années.

Lorsque je le vis pour la dernière fois, nous causâmes longuement, et il me raconta de nouveau quelques incidents de son existence fort accidentée. "Y a bin longtemps de ça, me disait-il, quand j'étais garçon, à tous les automnes on partait pour les chanquiers en haut de Bagtonne. Au printemps, après la fonte des neiges, on descendait la Gran Rivière su dé cageux... Nus otes, les wéyageurs, on travaillait bin fort, mé, on avait bin d'l'agrément... quand on avait pas d'ouvrage. Les hommes dé fois, ça buvait su' l'ouvrage. On manquait pas gran *fur*.

(plaisir), pi on n'avait itou . . . Mé, dés fois, la misère était pas râle . . . A Bagtonne, on allait itou su'l ch'min de tonne-pec (*turnpike*)"

A un âge aussi avancé que le sien, il savait encore par cœur de vieilles chansons—presque des ballades—que les "hommes de cages" chantaient en descendant l'Ottawa. Sa mémoire conservait intacte la suivante:

"A Bytown c'est an' joli' place"

"Où il s'ramass 'ben d'la crasse . . ."

S'il faut en croire ce refrain, Bytown n'était pas la ville austère et vertueuse qu'est devenue Ottawa!

Il s'agit ici d'un petit chien savant — presque aussi savant que ses maîtres. Cet intelligent quadrupède exécute des tours qui demandent une rare adresse. L'incident a lieu sur la galerie d'un luxueux hôtel d'une ville d'eau, durant la saison de 1927. Deux fils de nouveaux riches causent et ils vantent les talents du toutou. Pour le mettre à l'œuvre vous n'avez qu'un mot à dire, il fait tout de suite ses finesses: "Vous lui disez *go* et i *jump*." (vous n'avez qu'à lui dire va, et il saute).

"Il faut que j'lui écrive afin de me tenir *in touch* avec lui," (en contact, communication).

Un journalier qui travaillait chez nous, l'an dernier, fut pris d'une indisposition subite. Il me fit comprendre qu'il allait étouffer. "Ah mon Guieu", dit-il, "j'ai mangé des *tôsses*; des *tôsses* ça boé tout le sang" . . . Je ne savais pas alors combien le pain grillé ou les rôties pouvaient être nuisibles à la santé. Voulant être secourable à cet homme souffrant, je lui donnai un remède approprié à son état. Il me témoigna sur le champ sa vive reconnaissance en me disant que "ça allait lui *clairer* l'cœur," (débarrasser, nettoyer). A la suite de cet incident je m'estimai heureux, comme Titus, de n'avoir pas passé ma journée sans faire une bonne action.

Hélas! hélas! pourquoi le mot *pad* revient-il si souvent

sur nos lèvres? Nous pouvons donc le rayer de notre vocabulaire et mettre à sa place ce petit nom composé: bloc-notes.

Deux hommes à chevaux causent: ils disent que Zéphir Duranleau va faire d'la vitesse: "I va *speeder* son joual." Et l'on entendit le bruit creux des sabots des chevaux sur l'asphalte.

Il y aurait plusieurs pages à écrire sur l'automobile tant ce véhicule si commode est entré partout; il est devenu partie intégrale de notre vie quotidienne. Le laisser de côté c'est omettre de parler de la chose la plus répandue à l'heure actuelle. On a défini le romantisme comme étant "le mal du siècle", aux environs de 1830; cent ans plus tard, cette même définition pourrait peut-être s'appliquer à l'auto. Le teuf-teuf est partout. C'est le rêve de tout le monde de posséder une de ces machines. Quand on n'en a pas on peut toujours se consoler par l'auto... suggestion. L'automobile est prépondérante en tout lieu c'est "une force qui va."

Certains automobilistes manquent considérablement d'égards vis-à-vis les pauvres piétons qu'ils forcent souvent à détailler comme des lièvres pour sauver leur peau. Ils ne sont pas toujours beaucoup plus tendres à l'égard des bêtes. Un de ces automédons endurcis avait renversé un malheureux cheval sur la voie des "p'tits chars". Ce pauvre Pégase qui ne pouvait plus se relever de sa chute obstruait la voie électrique. Lorsqu'un accident de ce genre se produit, on établit provisoirement, un service pour faire la navette entre les tronçons de chemin. Le terme anglais qui désigne cette espèce de raccordement dans un service interrompu s'appelle, paraît-il, un *jigger service*, ou simplement un *jigger*. Donc, plusieurs voitures électriques sont en panne. Un passager demande au conducteur "si les chars marchent!" et l'employé de la compagnie de répondre: "Les chars doivent *jigguer* à l'aute bout."

Omer Harpin, cocher de renom dans le diocèse de Saint-Hyacinthe, possédait la confiance des commis voyageurs qui l'employaient de préférence à bien d'autres "charquiers". A dif-

férentes reprises ses clients lui avaient conseillé, de troquer sa jument "Blonde" pour un automobile. Mais il leur répondait invariablement: "J'aime bin mieux ma jument qu'un automobile". Mais à la longue, il finit par se rendre compte de la sagesse de l'avis que lui donnaient "ses pratiques." Il fit donc l'acquisition "d'une machine." Au grand amusement de l'endroit, il continuait de commander son auto, comme jadis il faisait de sa fidèle Rossinante. Un loustic répétait donc à ce propos: "Tit-Mer, i *run* (conduit) sa machine pi i crie *wo! wo!* pareil!" de l'anglais (*whoa!*) terme de commandement pour immobiliser ou arrêter un cheval).

Dans le monde de l'automobile (ce qui signifie à peu près partout) la corne joue un rôle d'une importance capitale. C'est au moyen de ces espèces d'avertisseurs à plaque vibrante que le conducteur de la machine lance un appel sonore et bruyant, afin qu'on lui donne la route. Le passant connaît trop bien cet *aou-aou!!!* qu'un chauffeur impatient et pressé lui darde par la tête pour l'avertir d'un péril imminent. Le *Klaxon* nous paraît l'appareil de ce genre le plus en usage. D'aucuns ont vu dans ce mot un anglicisme. En est-ce un? L'inventeur de cet instrument d'appel à pavillon, un américain, M. M. R. Hutchison, dit qu'il s'est inspiré du mot grec *Klaxo* (rugir, mugir, pousser un cri perçant). On a voulu franciser ce mot en le transformant en "claqueson." Je crois que c'est là peine perdue et que c'est pousser le purisme un peu trop loin.

* * *

La plupart des grammairiens sont d'avis que le peuple est le souverain maître en matière de langage. C'est déjà ce que croyait Ronsard au temps de la pléiade quand il dit au poète: "Tu pratiqueras avec soin les artisans de tous métiers, comme de marine, orfèvres fondeurs, maréchaux; et de là tireras maintes belles comparaisons." Inspirons-nous de cette méthode et causons durant quelques instants avec des gens de classes diverses.

La philosophie scolastique nous donne la définition sui-

vante de la personne humaine: "L'homme est la résultante de l'union substantielle d'une âme et d'un corps." Spinoza, de son côté, nous enseigne: l'identité de l'âme et du corps". D'après ce dualisme bien établi il devient évident qu'il faut à l'être humain une double nourriture: l'une spirituelle, l'autre matérielle. Or, ayant visité une foule de bibliothèques j'ai constaté, avec regret, qu'elle ne fournissent à l'homme que l'élément spirituel. D'autre part, les principaux restaurants que j'ai fréquentés s'occupent uniquement que du côté physique de l'homme. C'est une grave lacune dans l'un et l'autre cas. Une seule fois dans ma vie ai-je trouvé l'établissement idéal, celui qui donne l'aliment convenable à l'esprit et le pain nécessaire à l'organisme. J'ai donc découvert dans un petit bourg cette oasis dans le désert de la vie. Le maître de céans qui a si bien résolu le problème complexe de ce double ravitaillement cumule évidemment une double fonction. C'est ainsi que l'on peut lire sur son enseigne qu'il est à la fois:

LIBRAIRE ET RESTAURATEUR.

La mort du célèbre chanteur Caruso fut une perte irréparable pour l'art musical. C'est ce que publia, dans le temps, la presse associée. Un commerçant pour qui "Le veau d'or est toujours debout" disait en apprenant cette nouvelle, (notez comment il prononçait le nom du grand artiste): "Cuirasso est mort? C'est d'valeur, un homme qui gagnait tant d'argent!" C'était là toute l'oraison funèbre de l'illustre virtuose italien. *Sic transit gloria mundi*, (ainsi passe la gloire du monde)!

Il y avait une fois une ancienne cuisinière tout-à-fait romanesque. Malheureusement pour elle la nature ne l'avait pas gâtée sous le rapport de la beauté. Comme Tartarin de Tarascon elle consacrait ses loisirs à la lecture des livres de la chevalerie errante. Cervantes était son auteur de chevet. Elle rêvait sans cesse à quelque beau chevalier qui viendrait mystérieusement la voir dans la cuisine. Un jour elle reçut la visite d'un cavalier nommé Eucarisse Lefébur. On n'a jamais su pourquoi, mais Eucarisse ne lui fit qu'une seule visite. Elle

n'en continua pas moins de lire *Don Quichotte* qu'elle estropiait en appelant "Don Guichette".

Certains noms propres conviennent si bien aux personnes qui les portent, qu'ils sont, pour ainsi dire, comme la synthèse de toute leur vie. Ils résument, en un mot, leur fonction dans le monde, ils sont la somme totale de leur existence. Ces désignations nous les font voir comme des êtres prédestinés à jouer tel ou tel rôle dans l'organisation sociale. Ceci étant posé, nous allons présenter quelques types de ces appellations. Par exemple M. Dent est dentiste; M. Champoux est perruquier, M. Bouton est portier dans un grand immeuble; M. Bonhomme est un fort bon garçon; M. Blette a l'air d'un vrai petit furet; quand à M. Caisse il fabrique des boîtes. Après cette nomenclature plutôt curieuse, comment nier la relation intime entre le nom et l'homme!

Une vache était malade depuis quelque temps et refusait obstinément de manger. À la fin toute la maisonnée s'en alarma. On fit venir un vétérinaire qui trouva une maladie quelconque à la pauvre bête. La servante qui avait l'habitude de "tirer la vache" confirma le diagnostic du médecin vétérinaire en expliquant: "qu'il était bin facile de s'apercevoir que l'animal était malade et qu'on voyait ça par sa tragédie."

Vers la fin du mois d'août 1928 un ouragan dévastateur s'abattit sur la ville d'Ottawa et ses environs. Les dégâts furent considérables. Un commis raconta plus tard ce qu'avait été cette terrible tempête. Il commença son récit de cette manière: "Tu sais bin, Trefflé, la fois d'la grosse arogan"

On me parlait un jour d'une vieille paysanne que les gens nommaient la mère St-Pierre. Elle vivait bien pauvrement dans une modeste maison du "Ch'min d'la Basse". Quelqu'un qui la connaissait depuis longtemps disait qu'elle avait eu un empire. Un empire! Cette affirmation piqua très fort ma curiosité. Quelle empire cette bonne femme avait-elle eu jadis et dont elle semblait dépossédée à l'heure actuelle? Mes recherches . . . historiques me prouvèrent qu'elle n'avait jamais été

Cléopâtre, Zénobie ou Catherine de Russie. Elle avait tout prosaïquement été malade et son état s'était soudainement aggravé; son empire n'était qu'un empirement!

Une bonne vieille villageoise d'un âge très avancé, disait un jour: "À mon âge, vous comprenez que j'n'en ai pas pour bin longtemps asteur! Le temps qui m'res à vive c'est d'lextra que l'Bon Dieu m'donne!" N'y a-t-il pas quelque chose de simple et de particulièrement touchant dans cette pensée si pleine de mélancolie et de reconnaissance!

On trouve à Montréal un foule de pensions bourgeoises où le visiteur qui possède un tant soit peu l'esprit d'observation peut amasser un riche butin. Il y verra se dérouler quotidiennement des événements évoquant le réalisme sordide des *Scènes de la vie parisienne de Balzac*, où le haut comique alterne avec le ridicule et le grotesque. Dans ces maisons où logent des petites gens de toute description, il y a souvent beaucoup de bruit, certains habitués étant de véritables noctambules qui chassent le repos des paupières des malheureux qui voudraient bien dormir paisiblement.

Mais aux grands maux les grands remèdes! Importunée par tant de tintamarre, la maîtresse de pension résolut à la fin de favoriser le retour à son logis du dieu du Sommeil, Morphée qu'elle appelait d'un nom irlandais Murphy). C'est dans le but de se rendre favorable cette divinité de la Nuit qu'elle afficha dans le corridor près de l'entrée principale ce qui suit:

AVIS

"Tous les visiteurs ou chambreurs doivent éviter de faire du bruit dans les escaliers ou les chambres."

"À 11 heures p.m. tous les visiteurs doivent être partis; chaque "chambreur" doit rester dans sa chambre et ne pas stationner dans les corridors."

Dans certains milieux on donnera la signification d'erreur au mot trompe (il est vrai que le verbe tromper a ce sens). On

dira donc de quelqu'un qui a commis une erreur il a fait une trompe; c'est une trompe. Une petite méprise serait alors une petite trompe. A ce compte-là une erreur grave serait une grande trompe ou encore une trompe... d'éléphant!

Récit par lequel il est prouvé que les clichés et le style des journaux sont parfois hyperboliques.

FEU M. L. E. TRUDEAU.

Un matin en lisant la gazette, mon attention fut attirée par une notice nécrologique contenant force compliments et éloges au sujet "du défunt qui était universellement aimé et estimé." Bien qu'il n'eût pas encore atteint l'âge avancé du patriarche juif Mathusalem qui vécut quelques 969 années, il avait déjà, paraît-il, suivant l'article en question, donné des preuves nombreuses de ses multiples talents et "si l'ange de la Mort n'était pas venu interrompre sa carrière, il lui aurait été donné d'accomplir de grandes choses ici-bas." Tout le panégyrique était sur ce ton. Ce n'est que beaucoup plus tard que je compris en lisant l'építaphe quelle avait été au juste la vie de cet homme illustre qui faisait couler autant d'encre que de larmes:

Ci-Git

Louis Joseph, enfant bien aimé de J. E. Trudeau, D-C-D. à l'âge de 15 mois et 18 jours.

* * *

Allons glaner une fois de plus dans le champ des anglicismes:

Histoire où il est prouvé que le point de vue n'est pas le même pour tout le monde. On a beaucoup discoursu sur l'architecture des gratte-ciel américains, (pour ou contre, évidemment). Ces gigantesques tours de Babel élèvent leurs hautes proportions au-dessus de la ville de New-York. Mentionnons en passant, parmi ces formidables constructions celle qui probablement jouit de la plus grande célébrité: l'édifice Woolworth mesurant 792 pieds de hauteur et comptant 59 étages.

Depuis quelque temps le gratte-ciel a fait son apparition chez nous, à Montréal. Le plus élevé, celui de la Banque Royale compte 22 étages. J'en considérerais un jour les formes imposantes en songeant aux temps millénaires où les pharaons, anciens rois d'Egypte, construisaient leurs hautes et massives pyramides qui devaient figurer parmi les Sept Merveilles du monde. Tout à côté de moi, un couple causait. L'homme regardait attentivement les portes et les fenêtres. Puis se tournant vers sa compagne il lui déclarait avec un geste affirmatif: "Ça doit être d'l'ouvrage bin difficile de laver toutes les fenêtres du *sky-scraper*!"

Il existe, à Montréal, une rue où il y a tellement de dentistes que les édiles de l'endroit auraient pu assurément mieux qualifier cette artère qui se dirige du nord au sud et la dénommer la Rue des Dentistes. Si un promeneur circule de ce côté il s'aperçoit immédiatement que ses molaires ont le vertige. Chez un de ces tendres opérateurs qui enlèvent les dents sans douleurs (sans douleurs pour le dentiste; cent douleurs pour le client), un infortuné patient attendait son tour. (Cela ressemblait au tableau célèbre représentant l'appel des victimes sous la Terreur). Le dentiste était content, content, comme un dentiste tirant sur la dent d'un client. Le sang du sacrifié coulait à flots et l'opérateur l'exhortait durement à endurer son mal courageusement en disant: "Criez pas si fort, vous allez faire peur à ceux qu'attendent leur tour; vous allez voir comme vous allez être satisfait; on va vous arranger ça *fancy*." (à la mode, avec fantaisie).

Nous empruntons à l'excellent *Dictionnaire* de M. E. X. Bonnaffé les lignes suivantes:

A l'imprimerie: *linotype*: "(line o' type) machine à composer et à cliquer automatiquement. *Block*: ilot de maisons, groupe d'immeubles attenant, *Blizzard*: tempête de neige, *Board of Trade*: conseil du commerce, administration. *Boat-house*: maison, garage pour les bateaux de rivière. *Boomer*: lancer une affaire. *Bun*: petit gâteau rond. *Brandy*: eau-de-vie. *Car-*

go-boat: navire à marchandise, bateau de charge. *Editorial*: article de fond. *Express*: train rapide. *Family hotel*, hôtel, pension de famille. *Film*: pellicule. *Five o'clock tea*: goûter. *Afternoon tea*: thé de l'après-midi. *Garden-party*: réception officielle ou mondaine dans un parc, un jardin. *Gentleman*: gentilhomme, homme bien élevé. *Groom*, laquais, palfrenier, petit domestique ou commissionnaire. *Hall*: vaste salle, grand, grand vestibule. *Iceberg*: montagne de glace flottante. *Lunch*: repas de l'après-midi. *Magazine*: revue généralement illustrée."

On voit trop souvent figurer *tabacconniste* (de l'anglais *tobacconist*) à la place de marchand de tabac. C'est donc là encore une faute qu'il faut corriger. Comme dit le moraliste Joubert dans ses *Pensées*: "On n'est correct qu'en corrigeant."

"Yé r'v'nu à moqué mort d'son voyage; ya été bin *bâdré* (tracassé ennuyé) par le monde." Il est généralement concédé que les mots: *bâdrer*, *bâdrement*, *bâdrant*, *bâdreux*, ont une origine anglaise (de l'anglais *to bother*). Faisons une simple supposition: est-ce que ce mot ne pourrait pas s'apparenter à *badraïr*, terme franco-normand, qu'i signifie lanterner, importuner? Une courte citation à ce sujet ne sera pas hors d'à propos:

"Qu'i sont heureux les viers garçons,"

"I n'ont ni êfants, ni maison,"

"Ni femm's à leu *badrai* la tête. . ."

Ce rapprochement de ces deux expressions, pardessus l'Atlantique, est pour le moins singulier.

Head-waiter est encore un terme dont l'usage est habituel. On pourrait le remplacer par chef des garçons de salle ou maître d'hôtel.

Il est assez difficile de trouver des équivalents toujours acceptables pour mettre à la place de certaines locutions étrangères. Par exemple, *bell-boy* rend si bien l'idée de petit commissionnaire dans un hôtel, de jeune domestique, qu'on se demande

comment faire pour se passer de ses services. Tout de même, les deux équivalents français que je viens de donner devraient autant que possible en tenir lieu.

Aux gares de chemin de fer de nos principales villes on trouve de jeunes domestiques ou commissionnaires dont l'ouvrage est d'aider aux voyageurs à porter leurs paquets. Ces employés, afin qu'on puisse les distinguer, portent de petits képis rouges: de là leur nom de *red cap*. Si quelqu'un a besoin de l'aide de ces portefaix, neuf fois sur dix vous entendez cette personne "appeler un *red cap*."

Chamber of Commerce: se traduit littéralement, je suppose, par chambre de commerce. Ce débordement de barbarismes est fort contraire aux lois de la grammaire. Cependant, l'envahissement de ces termes étrangers constitue un défaut moins grave que les solécismes, car ceux-ci violent la syntaxe, soit l'armature de la langue elle-même. C'est déjà ce que remarquait si justement Chateaubriand quand il écrivait: "Une langue peut acquérir des expressions nouvelles, à mesure que les lumières s'accroissent, mais elle ne saurait changer sa syntaxe qu'en changeant son génie. Un barbarisme heureux reste dans une langue sans la défigurer; des solécismes ne s'y établissent jamais sans la détruire." C'est donc avec infiniment de réserve que nous devons donner droit de cité à une foule de mots nouveaux. C'était déjà l'avis de Fénelon quand il écrivait dans sa fameuse *Lettre à l'Académie française* contre "les changements capricieux par lesquels la mode règne sur les termes comme sur les habits. Ces changements de pure fantaisie peuvent embrouiller et altérer une langue au lieu de la perfectionner." On a défini les mots comme étant "des boîtes vides." Si tel est le cas, hâtons nous de les remplir d'idées françaises!

"Ce qui n'est pas clair n'est pas français" nous dit Rivarol. A ce compte là la phrase suivante ne doit pas posséder cette limpidité, cette netteté que requiert une période française. Oyez! et comprenez: "Le *forman* rit trop avec les mains." En entendant ce charabia, je n'ai rien compris tout d'abord.

Mais faisons une analyse des termes en question. Nous avons déjà constaté que *forman* équivaut à contre-maître. Nous savons que les Anglais désignent souvent par *hands* les employés d'une usine, par exemple ils diront: *so many hands*; cela signifie tant d'ouvriers. Or cela, voulait dire que notre *forman* était trop familier, il badinait trop avec les travailleurs!

Voici maintenant pour terminer deux autres anglicismes offrant une certaine variante. Ici tous les mots sont français. Cependant la traduction des termes anglais est tellement littérale que cela constitue encore une faute. Choisissons parmi tant de spécimens de ce genre: "marchandise de seconde main", *second hand marchandise*. "Magasin de marchandises sèches", *dry goods store*: magasin de nouveautés.

Pourquoi ne voyons-nous pas, par un heureux retour des choses d'ici-bas, une quantité de ces expressions fautives tomber en désuétude? A ce vocabulaire déjà considérable, je pourrais ajouter une longue liste de mots. Il en est presque ainsi *ad infinitum*!

* * *

Dans un pays bilingue comme le nôtre, il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de ne point ressentir l'influence de l'idiome employé par la majorité des habitants du Canada. Nous sommes donc obligés de lutter, sans relâche, contre les anglicismes, l'élément anglophone offrant une force de pénétration considérable.

Nous ne sommes pas seuls à soutenir un combat de ce genre; la France elle-même doit aussi repousser l'invasion de mots étrangers qui menacent de corrompre son langage. Mais, c'est surtout contre l'anglicisme qu'il lui faut déployer le plus d'énergie. L'argot, ou la langue verte et le néologisme offrent également une certaine force de pénétration, mais beaucoup moins sérieuse. De l'autre côté de la Manche, l'Angleterre doit à son tour se défendre, mollement si l'on veut, contre l'introduction du *slang* et du *cant* dans l'idiome national. Durant la grande guerre,

la langue de Shakespeare a absorbé un certain nombre de mots d'origine française. De part et d'autre, il devait en être ainsi.

Le célèbre écrivain, Remi de Gourmont, s'élève contre ces infiltrations étrangères dans l'idiome français. Citons quelques lignes extraites de son remarquable ouvrage intitulé: *l'Esthétique de la langue française*. "Esthétique de la langue française, dit-il, cela veut dire examen des conditions dans lesquelles la langue doit évoluer pour maintenir sa beauté, c'est-à-dire, sa pureté originelle. Ayant constaté, il y a déjà bien des années, le tort que fait à notre langue l'emploi inconsideré des mots exotiques ou grecs, des mots barbares de toute origine, de toute fabrique, je fus amené à raisonner mes impressions et à découvrir que ces intrus étaient laids exactement comme une faute de ton dans un tableau, comme une fausse note dans une phrase musicale. . ."

Au cours de cet intéressant travail, il nous fait même l'honneur de s'occuper, en passant, de notre parler canadien. C'est ainsi qu'il cite un certain nombre de nos anglicismes. Donnons seulement ce court passage: "On sait, dit-il, que le français du Canada a subi l'influence de l'anglais." Puis il énumère quelques-uns de ces termes. Parmi les plus typiques, il mentionne les suivants:

"*Drive* (drave), flottage du bois;" "*Shirting*: (cheurtine), toile;" "*Cook*: (couque), cuisinier."

Passons maintenant à l'argot parisien. Dans son *Histoire de la littérature*, Brunettière lui consacre un chapitre qui a pour titre: *De la déformation de la langue par l'argot*. Le savant critique mentionne plusieurs de ces mots parmi lesquels nous donnons les principaux: *mastroquet*: marchand de vin; *cloporte*: portier; *brichton*: pain; *se tirer des pattes*: fuite; *se rincer l'avaloire*: boire. Et il ajoute: "Il se commet plus de métaphores en un jour sur le carreau des Halles, selon le mot célèbre, que sous la coupole de l'Institut dans l'année entière."

“Quant à ce que le populaire invente, poursuit-il, il faut bien le savoir, ce sont des moyens de détruire la langue. Sa faculté d'invention s'exerce ici merveilleusement. Et son habileté funeste à *estropier* les mots n'est égalée, pour parler comme lui, que par le triste plaisir qu'il prend à *décarcasser* la grammaire.”

Mais avant de poursuivre notre travail il ne sera peut-être pas superflu de dire un mot sur cette langue si singulière. Demandons encore quelques renseignements à Larousse. C'est, paraît-il une langue spéciale aux malfaiteurs, souvent très expressive. Langage particulier adopté dans certaines professions: l'argot des peintres. L'argot français paraît dater du XIV^e ou du XV^e siècle: il était alors en usage parmi les mendiants, merciers, porte-balles et parmi les voleurs. Les œuvres du poète Villon nous ont transmis des pièces entières rédigées dans cet ancien argot qui demeure fort difficile à déchiffrer. D'ailleurs, rien n'est plus varié et plus changeant que l'argot. A côté de l'argot des malfaiteurs, il s'est développé une foule d'argots particuliers pour chaque métier, chaque profession, chaque école.”

Le savant linguiste M. Albert Dauzat dit à ce sujet: Les “Apaches” n'ont pas le monopole de l'argot. La mignonne “théâtreuse” parle l'argot des coulisses, le grand financier se sert de l'argot de la Bourse. Le boulevardier, le journaliste, le sportsman ont leurs argots, qui possèdent des expressions communes, mais aussi bien des termes différents. Il y a l'argot de la caserne, l'argot des ouvriers, qui varie suivant les différents métiers.”

“On croit généralement que la langue des malfaiteurs est un jargon artificiel, fabriqué, une langue de convention. . . .”
“La langue de convention des malfaiteurs est une de ces joyeuses mystifications. . . .” (Dauzat).

Avant de passer à un autre sujet nous offrons au lecteur un certain nombre de mots appartenant à la langue verte dans l'espoir de l'intéresser; il ne manquera pas, comme nous, de

trouver ces termes bien pittoresques: *refroidir*: tuer; *la sorbonne*: la tête; *la moucharde*: la lune; *le reluit*: le jour; *les dominos*: les dents; *la camarade*: la mort; *le palpitant*: le cœur; *le dardant*: l'amour; *la profonde*: la poche; *l'onguent*: l'argent; *cracher, dévider, balancer le chiffon rouge*: parler; *épouser la veuve*: être guillotiné; *roupiller*: dormir; *loucherbem*: boucher; *chlapin*: soulier; *Youpin*: Juif; *casquer*: payer; *pieu*: lit; *sapin*: fiacre; *quille*: jambe; *mirette*: œil; *plumard*: lit de plume; *babillarde*: lettre; *bouffarde*: pipe; *crouter*: manger; *tocante*: montre; *galuche*: galon; *taffe*: taffetas et finalement *roussailler bigorne*: parler l'argot.

* * *

Arsène Darmesteter, au cours de son magnifique volume: *La Vie des Mots*, a écrit ce qui suit: "S'il est une vérité banale aujourd'hui, c'est que les langues sont des organismes vivants dont la vie, pour être d'ordre purement intellectuel, n'en est pas moins réelle et peut se comparer à celle des organismes du règne végétal ou du règne animal. . . ."

"Toute langue, ajoute-t-il, est dans une perpétuelle évolution. A quelque moment que ce soit de son existence, elle est dans un état d'équilibre plus ou moins durable, entre deux forces opposées qui tendent: l'une, la force conservatrice, à la maintenir dans son état actuel; l'autre, la force révolutionnaire, à la pousser dans de nouvelles directions. . ."

Si nous devons accepter cette manière de voir du savant philologue, nous serions donc ici en présence d'une de ces évolutions absolument naturelles, et contre lesquelles nous ne pouvons rien. "La langue suit son cours, indifférente aux plaintes des grammairiens et aux doléances des puristes," nous dit encore Darmesteter. Et il ajoute: "La langue est une matière sonore que la pensée humaine transforme insensiblement et sans fin, sous l'action inconsciente de la concurrence vitale et de la sélection naturelle."

C'est également l'opinion d'un autre linguiste, fort distin-

gué, M. Albert Dauzat. Dans *La Langue française d'aujourd'hui*, il formule le principe suivant :

“Une langue est en perpétuelle évolution; elle change constamment, et ne se fixe à aucun moment de son histoire.” . .

“L'évolution des langues ne doit pas plus être bornée dans le passé que dans l'avenir. La célèbre théorie classique des “trois phases” a été reconnue pour fausse dans les termes où on l'avait posée: le monosyllabisme n'est pas le point de départ primordial des langues, l'état analytique n'en est point le but définitif; mais toute langue passe tour à tour, avec plus ou moins de rapidité, par les trois phases—ou même quatre: monosyllabique, agglutinante, flexionnelle et analytique—pour revenir ensuite à son point de départ, sans jamais s'arrêter dans le cycle de cet éternel devenir. Il va sans dire que l'évolution est progressive, insensible, et qu'aucune cloison étanche ne sépare en compartiments les différentes périodes.” (Dauzat).

* * *

Il ne sera pas hors de propos, j'espère, de noter ici, quelques-unes des protestations qui s'élèvent, de temps à autre, en France, contre le laisser aller qui semble prévaloir dans le langage de notre ancienne mère-patrie.

On voit, à l'heure actuelle, un mouvement parallèle au nôtre se poursuivre là-bas en faveur de l'épuration de la langue où l'on constate un fléchissement dans certains milieux, l'argot, l'anglicisme, le barbarisme et le solécisme menaçant la pureté de son vocabulaire et de sa syntaxe. Toute une pléiade d'écrivains, de haute marque, écrivent et demandent que l'on ait un plus grand respect pour la langue de Racine, de Boileau, de Corneille. Tous sont d'accord et disent: “Parlons mieux!” Mentionnons parmi cette élite intellectuelle: MM. E. Bonnaffé, A. Dauzat, et E. LeGal.

En 1920, M. Edouard Bonnaffé, homme de lettres éminent et savant philologue publiait, à Paris, un remarquable ouvrage ayant pour titre: *Dictionnaire des anglicismes*. Faisons les

extraits suivants de son introduction si intéressante et si documentée :

‘ Dans la préface de sa magistrale *Histoire de la langue française*, en cours de publication, M. Ferdinand Brunot, examinant les transformations incessantes de notre vocabulaire, fait ressortir l'utilité qu'il y aurait, pour leur étude précise, à établir un "Pan-Lexique" qui ne contiendrait pas seulement les mots de production littéraire, mais encore tous les autres, nés de la vie elle-même d'un peuple."

Puis l'auteur cite Brunot: "Le progrès incessant de la science dit-il, sa vulgarisation, le mouvement quotidien de la vie ont mis en circulation une multitude d'éléments nouveaux de langage, mots, expressions, tours, venus de partout, de l'anglais ou de l'argot, du grec ou du patois, que le théâtre, que la presse surtout vulgarise par ses millions de bouches, dont les uns se perdent en quelques jours, dont les autres deviennent peu à peu familiers à tous, au point d'entrer partout, et jusque dans le *Dictionnaire de l'Académie*. Que d'inventaires à entreprendre, que de classifications à faire dans cette énorme masse!"

Ensuite M. Bonaffé continue en ces termes:

"Nous avons voulu essayer de dresser un de ces inventaires, de jeter les bases d'une de ces classifications, en un domaine encore très insuffisamment connu: l'Anglicisme."

"Parmi les nombreuses modifications qu'a subies la langue française, au cours du siècle dernier, une de plus caractéristiques, croyons-nous, a pour cause l'introduction et la fixation dans notre vocabulaire d'un grand nombre de mots d'origine étrangère, tout particulièrement de mots d'origine britannique. . ."

. . . "De nos jours, le néologisme étranger a pris les proportions d'un fait linguistique général, on peut même dire universel."

"Par la facilité sans cesse croissante des communications, par l'effet, qui en est la conséquence obligée, d'une sorte d'in-

ternationalisation des idées auxquelles obéit le monde au vingtième siècle, notre langue, comme toutes les autres, est devenue perméable à une foule de locutions, de termes étrangers dont l'afflux grandit chaque jour." "Les rapports pacifiques entre peuples civilisés, observe très justement Darmesteter, ne consistent pas seulement en échange d'idées et de produits: il y a aussi une importation et une exportation de mots." "Les peuples se mêlant, mêlent leurs idiomes," avait déjà noté Littré, dans la préface de son Dictionnaire."

"Les chemins de fer, la navigation à vapeur, le télégraphe, le téléphone doivent être rangés au nombre des principaux facteurs de cet échange constant. Les expositions internationales, les congrès, les journaux et les revues, les communiqués des agences d'informations, les tournées théâtrales, les relations par correspondance auxquelles donne lieu le mouvement des affaires, surtout entre pays voisins, contribuent également à universaliser une quantité de termes qui constituent à présent un fonds commun à toutes les nations arrivées au même niveau de civilisation."

Parmi tant de facteurs qui favorisent cet échange, je me permettrai, à mon tour, de signaler le radio, le phonographe et le cinématographe.

Dictionnaire Etymologique et Historique des Anglicismes, c'est bien là le vrai titre de cet excellent volume car son savant auteur, M. Edouard Bonnaffé a tout lu et tout étudié, de près comme de loin, ce qui touche à la matière de son livre qui doit être notre livre de chevet. "Il représente une vie de recherches, d'attention soutenue de curiosité minutieuse et obstinée." (Préface de M. Ferdinand Brunot). Cette précieuse étude repose sur des bases solides: des textes des meilleurs auteurs, des observations vérifiées et contrôlées, bref sur des principes inébranlables. Faisons donc, tout de suite, quelques citations de plus. Elles seront pour nous un guide sûr dans la matière parfois ténébreuse de la linguistique.

“L’infiltration se fait même permanente, endémique, — si l’on peut ainsi parler,—et par là encore plus active, en chaque point de notre territoire où l’Angleterre a fondé de véritables colonies. Dans certaines villes, en effet,—à Boulogne-sur-Mer, à Dieppe, à Dinard, à Pau, à Cannes, . . . nos voisins se sont fixés en groupes nombreux, introduisant autour d’eux leurs coutumes, leurs passe-temps, avec leur langue qui se répand chaque jour davantage dans la région. A Paris, cette emprise s’affirme surtout dans les quartiers avoisinants l’Opéra et la place de l’Etoile, où l’élément britannique étend sans cesse son champ d’action.” . . . “Car il ne faut pas se dissimuler que par suite de l’envahissement des termes nouveaux,—étrangers, argotiques ou d’origine soi-disant scientifique,—et du fléchissement général des études classiques, notre idiome est en train de subir un des plus furieux assauts qu’il ait jamais essuyés. La crise du français, dont s’alarment tant de bons esprits, n’est pas une vaine formule.”

* * *

M. Albert Dauzat, par ses remarquables travaux dans le domaine de la philologie et de la linguistique a su se créer une place fort enviée dans ces vastes champs d’action. Ses magnifiques volumes. *La Langue française d’aujourd’hui*, *La Vie du Langage* et *La Défense de la Langue française* (chez Armand Colin) sont reconnus comme des autorités en cette matière si difficile. On lit beaucoup les savants ouvrages de M. Dauzat au Canada. Ils figurent dans nos principales bibliothèques.

Il sera intéressant et utile de savoir ce que dit le savant auteur relativement à “la crise du français.” Citons, sans plus tarder, quelques passages des belles études de ce grand écrivain: “La corruption générale du langage, signalée à plusieurs reprises par les écrivains et les professeurs, commence à devenir inquiétante. L’argot, le jargon sportif, le parler populaire, que des évolutions fiévreuses et précipitées—on pourra en juger—ont tellement éloignés de la langue classique, ont acquis une prépon-

ciérance si impérieuse qu'ils menacent de rejeter dans les oubliettes le français traditionnel. Comment les lycéens d'aujourd'hui pourraient-ils écrire correctement une langue qui à leurs yeux, est déjà archaïque? Ils ne saisissent plus la valeur des termes, ni la finesse d'une syntaxe qu'ils sont accoutumés à disloquer et à violenter chaque jour. Bientôt les "jeunes élèves" ne comprendront plus—ce qui s'appelle *comprendre*—les auteurs classiques. Qu'advient-il de notre patrimoine littéraire entre les mains de ceux qui sont appelés à former l'élite intellectuelle de demain? Le mouvement est si rapide qu'à quinze ou vingt ans de distance les anciens ne reconnaissent plus leurs cadets. Une révolution totale menace de submerger la langue, qui double, triple les étapes avec une vitesse toujours plus rapide. Il n'est que temps de serrer les freins et d'organiser la défense du français. . . ."

Ici, M. Dauzat, déplore le temps où dans la famille française on cherchait à inculquer à l'enfant le goût du pur langage.

"Mais aujourd'hui, ajoute-t-il, tout est changé. Les parents craignent trop d'être "vieux jeu" en corrigeant le langage de leurs enfants: ils s'efforcent plutôt, par snobisme, de parler la langue à la mode, la langue du boulevard, la langue du jour. Aussi les évolutions se précipitent chez les jeunes gens et les enfants, qui arrivent à parler trop souvent un charabia informe: idiome barbare tissé de termes d'argot populaire et sportif, dans lequel la syntaxe est bousculée par les ellipses les plus violentes, tandis que les néologismes les plus hirsutes sont accolés aux abréviations de tout genre,—abréviations qu'on retrouve dans l'écriture comme dans la parole." *B'jour vieux! C'ment va? Tu m'as pas zyeuté? Chouette! t'es rien bath! Mince de tuyau! Mais tu seras refait avec ce canasson, que je te dis.—Il arrivera dans un fauteuil.—La peau! T'est louftingue.—C'est toi qu'es piqué.*" Vous croyez sans doute que c'est une conversation d'apaches? Non, ce sont des lambeaux de phrases que j'ai entendus à la sortie du lycée Condorcet, dans un groupe de jeu-

nes élèves dicutant entre eux les pronostics des courses. La voilà, la véritable crise du français."

* * *

M. Etienne LeGal, homme de lettres accompli et linguiste fort distingué, a entrepris, depuis déjà longtemps, une croisade en faveur d'un parler plus correct. Ses nombreux ouvrages jouissent, à bon droit, en France, d'une excellente réputation. Les solides travaux de cet écrivain supérieur sont bien connus au Canada. *Ne dites pas... Mais dites... Ne confondez pas... Ecrivez...? N'écrivez pas...?* comptent, chez nous, de fervents et nombreux lecteurs.

Ne dites pas... Mais dites... vit le jour à Paris, en 1926, (Librairie Delagrave, 15, rue Soufflot). Nous extrayons quelques lignes de la préface de ce remarquable volume. C'est M. Edouard Bourcier, professeur à l'Université de Bordeaux, qui écrit: "On trouvera relevées et corrigées ici des fautes qui, en partie, l'ont été depuis longtemps déjà. Il le fallait bien, si après tout ce sont toujours plus ou moins les mêmes qui reparaissent, et dans lesquelles retombent nos contemporains: prononciations erronées, genre douteux de certains substantifs (surtout ceux qui commencent par une voyelle) constructions vicieuses, pléonasmes ou redondances inutiles, voilà ce qu'une fois encore M. LeGal s'est imposé la tâche de redresser..."

"Les livres du genre de celui-ci sont précisément destinés à endiguer le flot du néologisme en le maintenant dans de justes limites, et c'est pour cela qu'il faut leur souhaiter bon succès."

C'est pourquoi nous désirons, si ardemment, la diffusion, chez nous, des excellents livres de M. LeGal. Ils méritent, par des titres divers, de recevoir notre admiration et notre encouragement les plus complets.

* * *

Nous allons, si je puis dire, interrompre la trame de notre ouvrage afin de nous permettre de nous étendre un peu sur la linguistique en général et sur la langue française en particulier.

En 1922, MM. Charles Bally, Albert Sechehaye et A. Reidlinger, professeurs à l'Université de Genève, en Suisse, publiaient conjointement (chez Payot et Cie, à Lausanne) l'œuvre admirable de leur ancien et regretté maître. Ferdinand de Saussure. De cette magnifique entreprise (à la fois individuelle et collective) sortait le *Cours de linguistique générale*. Cet ouvrage fort sérieux et documenté, rédigé par un groupe de savants devait infailliblement attirer et retenir l'attention des linguistes et des philologues de l'univers. Empruntons donc à cette autorité quelques définitions pouvant guider nos pas dans la voie périlleuse de la science du langage. Donc: "La matière de la linguistique est constituée d'abord par toutes les manifestations du langage humain, qu'il s'agisse des peuples sauvages ou des nations civilisées, des époques archaïques, classiques ou de décadence, en tenant compte, dans chaque période, non seulement du langage correct et du "beau langage", mais de toutes les formes d'expression. Ce n'est pas tout: le langage échappant le plus souvent à l'observation, le linguiste devra tenir compte des textes écrits, puisque seuls ils lui font connaître les idiomes passés ou distants. . . ." (Saussure).

Mais qu'est-ce au juste qu'une langue? Une définition aurait toutefois l'avantage d'en préciser les caractères essentiels. "On peut appeler langue tout système naturel de mots dont se servent des groupes d'hommes pour échanger entre eux leurs pensées. Ce système embrasse quatre ordres de faits: la prononciation, le lexique, les formes grammaticales, les constructions syntaxiques."

"Les langues sont très nombreuses sur la surface du globe. Une des raisons de cette multiplicité, c'est qu'elles sont soumises à d'incessants changements. Une langue établie dans une région quelconque finit le plus souvent par se modifier dans le temps et l'espace: dans le temps, si bien qu'au bout d'un certain nombre d'années elle devient sensiblement différente de ce qu'elle était d'abord, et, sous sa dernière forme, paraît comme une langue nouvelle; dans l'espace; si bien qu'elle se subdivise en

groupes régionaux divers ou dialectes, qui peuvent devenir à leur tour, suivant leur degré d'importance, de nouvelles langues comprenant elles-mêmes de nouvelles subdivisions. L'évolution est la loi maîtresse qui régit l'existence des langues; celles-ci, comme tous les organismes, sont dans un perpétuel devenir." — (Darmesteter).

Il serait intéressant de donner ici le nombre de langues parlées dans le monde entier. D'après Max Müller, le savant ethnographe allemand, il s'élèverait à 930, outre une foule de dialectes.

Une opinion plus moderne, celle du *World Almanac* de 1929 (publié à New-York), veut qu'il y ait 3,424 langues et dialectes parlés dans l'univers et répartis comme suit: Amérique 1,624; Asie, 937; Europe, 587; Afrique, 276. Une autre opinion porte le chiffre total des divers idiomes à 2,796. Le français, d'après l'almanach en question serait parlé par 60,000,000 de personnes.

On a souvent, avec raison, voulu savoir quelle pouvait bien être l'étendue habituelle du vocabulaire d'un homme.

Max Müller dans ses *Leçons sur la science du langage* (1861) nous déclare, "d'après le témoignage d'un pasteur de village, que le vocabulaire d'un paysan anglais illettré ne dépassait pas 300 mots." Toujours d'après la même autorité, le vocabulaire d'Homère comprendrait 5,600 mots; celui de Dante, 7,000; celui de Milton, 8,000; celui de Shakespeare, 15,000. Un homme instruit connaît environ 10,000 mots dans sa propre langue.

* * *

"On divise généralement toutes les langues parlées sur notre globe en trois grandes classes: monosyllabiques, agglutinantes et à flexions."

C'est surtout à partir de la fin du XVIII^e siècle que la linguistique a commencé à faire de grands progrès. C'est ainsi que l'avancement de cette science comparativement nouvelle a

été hâté par les travaux célèbres des Bopp, Schleicher, Jones, Grimm, Brugmann, Osthoff, Saussure, Bergaigne, Havet, et Sayce.

Nous allons noter ici, fort succinctement, quelques phénomènes linguistiques pouvant avoir une portée quelconque sur notre présent ouvrage. On sait au prix de quels efforts et de quels sacrifices les Canadiens-français ont conservé le parler ancestral en terre d'Amérique. Ils ont soutenu, depuis 1763, date du traité de Paris par lequel la France cédait le Canada à la Grande-Bretagne, une lutte héroïque. Cette glorieuse épopée linguistique devrait figurer éternellement dans les annales de la langue française! Cette page immortelle, on peut dire qu'ils l'ont écrite de la pointe de leur épée! Les 65,000 colons qui à l'époque critique de la cession demeurèrent au pays ont accompli ce que j'appellerais le miracle de la langue française. Après avoir combattu stoïquement contre les bataillons anglais sur les plaines d'Abraham, ils ont soutenu un conflit non moins fameux dans une arène nouvelle et ils ont par leur inlassable courage assuré au Canada la survivance de leur idiome. Ils ont de plus laissé une postérité fort nombreuse sur le sol de l'Amérique du Nord. Les descendants de ces valeureux pionniers de 1763 sont aujourd'hui au nombre 4,000,000 disséminés sur la terre d'Amérique. Cet impérissable rameau que la vieille France planta sur nos bords en 1608 s'est développé et est devenu à l'heure actuelle un arbre géant! Cette action sublime de notre ancienne mère-patrie est donc un beau geste de plus à son crédit déjà si chargé, et l'histoire impartiale saura le transmettre intégralement à la postérité la plus reculée! Mais l'effort n'est jamais terminé et il faut sans cesse le soutenir, car les langues comme les individus doivent lutter pour assurer leur existence. Elles sont également soumises à la loi, de la lutte pour la vie! Le groupe franco-canadien doit donc faire face au flot toujours croissant de l'immigration. Les paquebots géants qui abordent ici nous apportent plutôt une population dont le langage n'est pas le nôtre. Le nombre d'immigrés parlant notre idiome est assez restreint. Les Français.

les Belges et les Suisses ne s'établissent chez nous qu'en petits contingents. Les statistiques de l'immigration font voir que le mouvement de la population n'est guère favorable à l'expansion de notre langue.

1925	111,362
1926	96,064
1927	143,991
1928	151,597
1929	167,722
	670,736

D'après ce tableau, il est facile de se rendre compte que cet apport annuel d'un élément linguistique hétérogène neutralise de plus en plus la force d'expansion du français dont les frontières linguistiques se resserrent davantage. Notre "proximité géographique" avec d'autres races doit nécessairement nous comprimer et restreindre la zone où notre langue maternelle est parlée.

Au cours de nos études et de nos promenades philologiques, nous avons constaté des différences et des nuances assez nombreuses dans le parler franco-canadien. Cependant, il paraît présenter dans son ensemble, deux caractéristiques fondamentales: l'unité et l'uniformité. Si nous observons attentivement les mots et les sons dans les diverses régions du Canada où fleurit la langue des anciens Gaulois (surtout dans la province de Québec) nous serons frappés de voir combien peu notre idiome est morcelé. Il existe, évidemment des divergences. Mais contrairement à la France, nous n'avons ni dialectes, ni patois. Dans certains districts on trouvera des mots, spéciaux à ce coin de terroir. Un peu plus au nord ou un peu plus à l'est, on rencontrera un terme inusité dans la région précédente et vice versa. L'accent et la prononciation peuvent également varier quelque peu d'un bout du pays à l'autre. Précisons le cas par un exemple: les Québécois et les gens d'en bas de cette ville passent pour avoir un

léger grasseyement: on dit que leur parler est un peu gras et qu'ils font rouler l'r avec énergie. Un de nos meilleurs écrivains, feu Oscar Dunn, disait il y a environ cinquante ans: "La langue canadienne est beaucoup plus pure que celle du paysan français. Ce que nous avons perdu, ce sont les intonations; nous récitons au lieu de déclamer." Pour trouver de réelles dissemblances dans notre manière de parler il faut se transporter en Acadie. Là, pour tout de bon, le phonéticien pourra noter et enregistrer des sons et des vocables autres, la phonétique et le lexique offrant des particularités fort diverses.

Pour délimiter ici des aires phonétiques il nous faudrait le secours d'un maître éminent ayant une haute compétence en semblable matière, un homme distingué, tel le savant continuateur de l'oeuvre admirable de feu le Chanoine Rousselot. Nous avons nommé M. le Chanoine J. M. Meunier, O. I., une autorité sur ce sujet.

M. Meunier possède toutes les qualités requises pour remplacer dignement son illustre maître qui fut le fondateur de la phonétique expérimentale. Il remplit à Paris des charges difficiles et nombreuses. Il est professeur à l'Institut Catholique et au Collège de France, et dirige la Clinique Chanoine Rousselot. Il est, de plus l'auteur d'une foule d'ouvrages linguistiques fort appréciés.

* * *

Au cours de nombreuses promenades philologiques çà et là dans les coins les plus français de la province de Québec j'ai fait le relevé d'une foule de vieilles expressions qui nous font songer à celles que l'on rencontre en lisant le *Lexique de l'Ancien Français*, de Frédéric Godefroy. Certains mots n'apparaissent que dans certaines régions. Quelques mots, les mêmes parfois, se retrouvent dans des districts différents avec des phonèmes (tous sons du langage indépendamment de leur nature), et des prononciations assez variés. Nous donnons ci-après une faible partie de notre dernière cueillette:

Eduille, (aiguille); Davi (David); Diaumé (Guillaume); Dustin (Augustin); colouer: (clouer), mécredi, mécuerti, venderdi, chanquier, dans le ciel il ya de grands gabariares rouges; ressource, ersource, (source); terrain sourceux; patates, pétates, petates, pataques; guernouille (grenouille); furteux, r'luqueux; elle a pond la poule; j'ai été dévirer à ras ou o ras le trécaré (trait carré); ch' cré bin, padrix (perdrix); cuque (tuque); suc (sucre); beluet ou baluet (bleut); alandric (alambic) wésin, woésin, (voisin); avarde (avare) çami-quière (cimetière); écarter (égarer); boucane, tauraille, légear-te; alimelle (lame de canif); engagère, fille engagère; garrocher, nique (nid); ane, deuce, troisse; j'attends que la soupe frédisse; St-Jules (Jude), l'opice (hospice); folleries (follies); campagne (campagne); faites don pas tant d'escores; graissouse, bossuse, moé; mouée; bardouiller; moué itou; cluture, (clôture); Lousignan (Lusignan); commin, ya enguerluché pas mal de son argent; j'vas écotonner mon tabac, (mé qui seye tout écotonné); un épeureux de corbeaux, j'me suis fait bin mal à la main, j'ai ane grosse écharpe d'encavée dans la viande; muserie, (menuiserie); tuyère (cuiller); shécher, shesser (sécher); tabiller (tablier); pilasseux; ordilleux, ordieuse; owoine, awenne (avoine) évou c'qu'il é M. Quénoche? On a souvent attiré l'attention sur le mot quêteux (je l'ai rencontré un peu partout). Je lui ai trouvé un synonyme plutôt extraordinaire (dans le bas du fleuve seulement). On désignera un chemineau dans la région par quiouque (qui-ou-que); wéture (voiture); wéyager (voyager); espérez in p'tit brin m'a yaller t'à l'heure; pendant qu'j'étais couché dans mon litt hier à soér j'ai eu un avertissement, j'ai vu ane p'tit'lumière qui s'prom'nait dans ma chambre j'cré qu'ça doit être des âmes du pucatoère qui d'mandent des prières; raculer le jwal dans la cour; espliquer, escuser; té toué don mon insécable; un temps suparbe; un temps dépareillé; acre, âcre, hâcre; évier, lavier, hivarner; d'la marchandise limaro in ou lumaro deux; j'ai vu une mouche immense dans la cuisine j'yé di qui la tuse don; les enfants jousent dehors depuis à matin; va don cri la ta-

ruelle: sofa shofa; t'é pas pour charcher la taruelle sans savoir évou c'qu'elle est; godron, goudron la pièrie (prairie); un pécialiste (spécialiste); semer sumer; village, villâge; sage, sâge; poudre pourde, quand on casse un mirouër, c'est sine de mortalité dans la famille en dedans d'in an. Mam'selle Henriette en devient justement de partir pour la messe, le tinton a du la prendre comme ale arrivait à l'église. On est allé à Sarel en quat'roues, on a fait un bon wé-yage. Vous étiez pas à l'épluchade de blé d'Inde chez Morin l'aut'soir; on s'est bin amusé; on a bin ri quand Maria a trouvé in épi rouge. J'ai eu bin fret quand j'ai fait mon lavage, j'ai les mains toutes alitrées depuis c'temps-la. On a vu du bin bon raisin l'aut'soir par le bateau, si vous voyez comme il est viandeux. Un enfant qué bin désarteux. J'va nêtyer la p'tit' salle. La grammaire paraît nous imposer parfois des lois bien arbitraires, quand par exemple, elle nous force à dire "quelle heure est-il!" Une vieille villageoise disait toujours "quelle heure est-elle?" C'était peut-être la vraie manière!

Une seule fois (et cela sur les bords de la rivière Chambly) ai-je entendu le mot "chaise" ayant la signification de "chaire" du latin *cathedra*. Une vieille femme (de l'ancien temps) contait des histoires et chantait des chansons du temps jadis. Citons aussi fidèlement que possible quelques bribes de ces couplets où l'on sent la vétusté, et que l'aïeule disait d'une voix chevrotante:

"C'est dans notre villâge"

"Un p'tit curé qu'é bin instruit"

"Un p'tit curé, oui, oui."

"Un p'tit curé tra là là,"

"Un p'tit curé qu'é bin instruit"

"Quand i monte en chaise"

"I connaissait bin sé pécheurs"

Cessez don d'jaspiner. Ecartiller les yeux. Ajvez don d'fortiller. J'ai pas voulu absecter son argent. Il est allé à Verdon, (Verdun). Laisser grâler un rondin. Un serpent, un balette. La chunée ou chimnée boucane le giabe quand l'vent vient d'en haut. Oûsque j'ai mis ma capine? J'ai mal à mon bras, faut q'jaille voir le ramancheux. Un menuisier de mes amis disait toujours: un poustre (un pouce). Sur les bords de la rivière Chambly on se servait jadis, dans certaines familles à l'aise, d'une voiture fort lourde, espèce de carrosse, que l'on appelait: barouche. Dans la même région, l'automne dernier, j'ai entendu prononcer le mot sobriquet d'une façon plutôt extraordinaire; c'est ainsi que l'on disait: un surbouquet. Puis le petit nom d'une jeune fille (Gertrude) devenait Gealtrude et on disait: "Mamzelle Gealtrude vient encore de s'acheter un chic chapeau. C'est ane personne qui suit la mode de près."

On qualifiera un orateur comme ayant "un beau paroli." "T'arrivaes, t'é tout blanc, t'é tout couvert de neige, t'as l'air d'un croxignole." (A St-Ours) le passeur expliquera "Que son bac traverse à la cordelle." Vous entendez dire: "I m'a récrit d'nouveau."

On recueillera des tournures comme celles-ci: Veux-tu m'barer un'piasse?—Une piasse c'est pas d'r'fus!

Dans certaines campagnes on appellera un photographe un tireux de portraits et on dira: faire tirer son portrait, ou même se faire frapper pour se faire photographier.

Dans un hôtel de campagne au moment où cet endroit n'était qu'une humble villégiature, la servante, Délima, demande aux pensionnaires attablés s'ils désirent de l'éplan ou d'la teruie (éperlan ou truite).

Il semble définitivement admis que l'on naît poète et que l'on devient orateur. Peut-on devenir homme de lettres à force de travail ou bien est-ce un don? L'art d'écrire paraît infiniment difficile à tous les fervents des belles-lettres. C'est aussi l'opinion d'une bonne campagnarde qui nous déclarait

qu'elle écrivait bien difficilement (sic). "J'aime bin mieux laver les planchers que d'écrire une lettre."

(A la Malbaie): L'r'volin passait pardessus le quai.

Mamzelle Pulchérie *** terminait une lettre à une parente par les salutations usuelles et ajoutait en s'informant d'un cousin à elle: "Que fait Roch de bon?" Ce style épistolaire, plutôt cacophonique, fait penser à une épigramme dans laquelle un critique reprochait à Victor Hugo des défauts et des licences:

"Où, ô Hugo, jucheras-tu ton nom?"

"Rendu justice enfin que ne t'a-t-on?"

"Quand donc au mont, qu'académique on nomme,"

"De roc en roc grimperas-tu, rare homme?"

(A Sorel) j'va m'promener chez mon ami Bonin; c'est quasiment comme une sorte d'accoutumance."

Ya mouillé ane affère effrayante c'te s'main'; la terre est enavrée d'eau!

Il est un mot fort curieux qui sonne bien le canadianisme ou l'iroquoï. . . isme! Il semble posséder, à un haut degré, tout ce qui caractérise l'onomatopée, (création d'un mot reproduisant dans ses éléments sonores le bruit auquel il s'applique, comme glou-glou, tic-tac, frou-frou). Ce mot rare a été orthographié de diverses façons. (J'avoue qu'il est assez difficile à écrire). C'est ainsi qu'on a fait: wonwaron, huahuaron, wawaron et ouaouaron. Le choix devient embarrassant! Cette expression fait connaître la plus grande grenouille (la grenouille-taureau) spéciale au Canada et aux Etats-Unis. Les inventeurs inconscients de ce curieux spécimen linguistique ont fait de l'harmonie imitative fort bien réussie. Ils ont rendu magnifiquement le coassement ou si l'on veut le beuglement de ces batraciens. Nos gens ont dû emprunter ce vocable à la langue de la tribu iroquoise dans laquelle on dit encore: *wararon*,

Ces mots et ces expressions surannées possèdent bien toute la saveur du terroir canadien-français. Ils font naître un rap-

prochement en notre esprit. Ils nous font pareillement songer à l'affinité qui existe entre notre parler campagnard et celui de nos cousins de la Normandie, ancienne province française, qui a laissé une empreinte ineffaçable sur notre langage, nos mœurs et nos traditions. Nous extrayons quelques phrases absolument typiques du roman de Gyp (la comtesse de Martel) ayant pour titre: *Ces Bons Normands*. Quelques bribes de conversations nous feront constater, une fois de plus, la parenté qui nous unit aux habitants du nord-est de la France. Citons quelques exemples qui nous paraissent concluants:

"C'est eun' carte... Faut crouère... I'sont pas au salon... l' n'ont point d'mandé madame... J'y ai donné d'moué-même... Et comm' ça mamzelle... Dame!... à moins que j'conduise point du tout... Oui... l'vendredi... tout l'monde vient au marché... R'gardez vouér... De quoé?... Un mouchouér... J'le sait point... Ben, et pis après?... C'est-qu'ça serait un effet d'vot' bonté... J'suis l'fils d'un notère... J'peux pas! Mais si a mange pas gros... J'sais pûs où c'qu'il est, à c't'heure... J'ai point l'temps... Ils y vont sûs les quatre heures... Quiens!... c'est vous!... La vouéture est là... Un verre d'vin n'serait point de r'fus... J'vas l'vouér tout d'suite... Quoué?... L'bonsouér!... Toutes les histouères-là..."

En vérité, nous avons absolument l'impression de causer avec nos gens dans quelque bonne et ancienne paroisse de la province de Québec. À ces phrases citées plus haut nous allons en ajouter quelques autres prises au hasard dans *Les Contes de la Limousine* de Gabriel Nigond. Ces extraits fort typiques nous apportent également comme un arôme régionaliste. Quelle ressemblance entre notre parler et celui de nos cousins de ces deux régions de la vieille France!

Extrayons quelques mots et quelques lignes de ce curieux et intéressant ouvrage de M. Nigond: "Y a pas besoin d'charcher beaucoup... su' l'fait', d'la colline... L'jardin qu'on a su' la tête... Quand el'bourgeois est trépassé... Que l'Giab'

J'emporte!... Faut ben durer!... Ah! bien l'bon soir la mère!
Mad'l'eine!... Vous parlez d'or, Môssieu l'Curé... C'est vrai
qu'à c't'heur', me v'là... Pis l'travail...

Un soir, on frappe'... J'ouv' tout en peine;
C'était Michel, el'scieur de long...
C'est eun' lett'...

Aye donc toué!... Et j'vous l'dis en grand' vérité...
Et, sauf vot' respect... Moué, la voiture et la jument... au
fond d'ma carriole... Quand l'bon Gieu... Quand c'est
l'coup d'midi... Malgré qu'y roul'nt point su' l'argent.

Et qu'ça soy' pas l'or qui les gêne...
L'gas qu'os' pas... Tout dret...
Su' la Grise ej'rentre au domaine
Et ma vieill' jument qui m'ramène...
Y s'fait tout dir', tout espliquer...
Viré l'malade à sa conv'nance... L'forgeron...."

On se croirait vraiment chez nous sur les bords enchanteurs
de la rivière Richelieu, au milieu de notre population rurale!

* * *

Nous sommes arrivés au moment où il nous paraît néces-
saire de donner un aperçu de la langue française depuis ses ori-
gines jusqu'à nos jours. "Cinquante ans avant J.-C., la Gaule
parlait le celtique et l'ibérien. Après la conquête romaine, ex-
cepté en Bretagne, où résiste le celtique, et sur les hauts plateaux
des Pyrénées, où l'ibérien survit, la Gaule parle le latin popu-
laire, que lui ont apporté les soldats, les colons, les mar-
chands; et c'est ce latin populaire qui, sous le nom de langue
romane, est la première forme du français. Mais si le latin
populaire est le fond de la langue romane, et, par suite, du
français, il y a une part à faire aux éléments étrangers qui en-
trèrent dans sa formation. La part de l'ibérien est à peu près
nulle. Celle du celtique est plus grande, quoique encore peu
notable. Des mots transmis par la langue romane au français,
moins d'un centième est d'origine celtique, et encore a-t-on re-

Q 79

v v v

marqué que ces mots pour la plupart sont des mots isolés, "autour desquels nuls dérivés ne se groupent, des mots sans famille et sans attaches, oubliés comme des épaves dans la grande émigration du vocabulaire celtique." (M. L. Petit de Julleville). La part de l'élément grec est plus faible: on compte tout au plus une vingtaine de mots directement empruntés au grec par le roman; car il ne s'agit pas ici, bien entendu, des mots d'origine grecque que le roman a reçus par l'intermédiaire du latin, et encore moins des termes savants ou techniques, dont le vocabulaire est, du reste, postérieur à la formation de la langue. L'apport germanique enfin, supérieur aux deux autres, est représenté par plusieurs centaines de mots, qui entrèrent, sous la forme latine, dans le roman, et plus tard devinrent français."

"Le latin au IX^e siècle n'était plus ni parlé ni compris par le peuple. Le roman, qui est déjà du français, l'a remplacé, et il prévaut à ce point que plusieurs conseils recommandent aux évêques de l'employer dans leurs prédications. Mais le monument décisif, et comme l'acte de naissance authentique de la langue française, est le texte des *Serments de Strasbourg*, prononcés en 842 par les deux petits-fils de Charlemagne, Louis le Germanique et Charles le Chauve. Louis le Germanique, en effet, prononce son serment en langue romane pour être compris des troupes de Charles le Chauve, qui n'entendent que le roman. Ce texte est précieux en ceci surtout, qu'il nous permet de prendre en quelque sorte le travail de la transformation du latin en roman ou français selon des règles qui, pour avoir été l'œuvre de l'instinct populaire, ne furent cependant ni capricieuses ni arbitraires. Mais, à dater de cette époque, la langue romane du midi se sépare de plus en plus de la langue romane du nord. C'est surtout à l'invasion des Normands qu'il faut attribuer cette nouvelle révolution. Les Normands firent comme les Francs du Ve siècle, ils adoptèrent la langue des vaincus, ils mirent leur orgueil à la parler correctement; malgré tout, ils y marquèrent leur empreinte. Les syllabes sourdes prédominèrent, les *e* se substituèrent aux *a*. L'idiome méridional, appelé provençal, garda toute la sonorité des désinences latines.

Aussi deviendra-t-il l'instrument préféré. Le roman du nord s'appela langue d'oïl; le roman du midi, langue d'oc. Ces deux idiomes furent distingués par le mot même qui dans chacun d'eux exprimait l'affirmation oui. La Loire dessinerait à peu près la ligne de partage des deux langues. Or, avant la fin du Xe siècle, la langue d'oïl, au nord, et la langue d'oc, au midi, étaient définitivement constituées. Dès le siècle suivant commence l'histoire de la littérature française." (Feugère).

La langue étant enfin sortie du chaos du moyen âge s'acheminera maintenant par des étapes diverses vers la pure beauté du siècle de Louis XIV. Elle se maintiendra à peu près ainsi jusque vers le commencement du XIXe siècle, alors que le grand mouvement du romantisme se produira.

Une question se pose maintenant, tout naturellement, à notre esprit? Quelle langue, au juste, parlaient les premiers émigrés venus sur nos bords pour fonder une France nouvelle? Ces hardis pionniers qui traversaient l'Atlantique pour s'établir ici se recrutaient principalement dans les vieilles provinces françaises de la Normandie, de la Picardie, de la Bretagne, du Poitou, de l'Aunis de la Saintonge, du Perche, du Limousin, de l'Orléanais, de l'Angoumois, et de l'Ile-de-France.* La plupart de ces fondateurs d'un empire colonial apportaient sur cette terre nouvelle leurs patois et leurs dialectes. Tous ces parlers (un peu disparates), devaient se fusionner, se mêler, s'enchevêtrer. La Nouvelle-France fut le vaste creuset où vinrent se fondre les éléments linguistiques hétérogènes des parlers français de l'ancienne Gaule. De la fusion de tant d'éléments de principes variés est sorti le verbe immortel des aïeux.

Nos valeureux ancêtres parlaient donc la langue du XVIIe et XVIIIe siècle, telle qu'ils la parlaient chez eux. Mais cet idiome se modifia quelque peu dans le temps et l'espace. Trans-

—* M. l'abbé S. A. Lortie, de Québec, a retracé l'origine de 4,894 émigrants français venus au Canada de 1608 à 1700. D'après une autre autorité il en serait venu 8,000. Rameau donne le chiffre total de 10,000.

planté au Canada, le parler s'enrichit de termes nouveaux; par contre, certains mots devinrent caducs. Mais comment faire revivre ces voix qui de 1608 à 1763 articulèrent ici tant de syllabes françaises? Les habitants du Canada n'avaient pas alors tous les instruments enregistreurs que nous possédons aujourd'hui, pour sauver de l'oubli les premières paroles françaises parlées sur notre sol d'Amérique. Ils ignoraient tout du phonographe et des vues parlantes, inventions merveilleuses, qui peuvent faire renaître les voix qui se sont tues! Interrogeons les documents et les monuments de cette époque vieille de trois siècles et tâchons de trouver un critérium pouvant nous servir de base pour chercher à réincarner la langue ancestrale?

On sait que Samuel de Champlain séjourna assez longtemps dans la colonie dont il fut gouverneur général. Champlain, à ce moment, incarnait toute la Nouvelle-France. Or, lorsque ce père de la colonie naissante parlait ou écrivait, tout le monde, ou à peu près, devait le comprendre, car il portait en lui l'âme et la synthèse de toute la race. Citons donc à l'appui de notre hypothèse un passage de ses célèbres *Voyages* où il décrit cette partie de la rivière Ottawa vis-à-vis laquelle, environ deux siècles plus tard, s'élèvera la modeste et primitive ville de Bytown (maintenant Ottawa depuis 1854): Donnons la description que le grand explorateur fait de ces lieux. Pour quiconque les a visités, il est aisé de les reconnaître, tant la topographie en est excellente.

"Le quatrième (jour de juin), dit-il, nous passâmes près d'une autre rivière (la Gatineau) qui vient du nord, où se tiennent des peuples appelés Algoumequins. . ."

"A l'embouchure d'icelle il y en a une autre qui vient du nord, (le Rideau) où à son entrée, il y a une chute d'eau admirable, car elle tombe d'une telle impétuosité de 20 ou 25 brasses de haut, qu'elle fait une arcade ayant de largeur près de 400 pas. Les sauvages passent dessous par plaisir sans se mouiller que du poudrin que fait ladite eau. Il y a une île au milieu de ladite rivière qui est, comme tout le terroir d'alentour, remplie

de pins et de cèdres blancs. Quand les sauvages veulent entrer dans la rivière, ils montent la montagne en portant leurs canots et font demie lieue par terre. . . ."

"Nous passâmes un Saut à une lieue de là, qui est large de demie lieue, et descend de 6 à 7 brasses de haut. Il y a quantité de petites îles qui ne sont que rochers âpres et difficiles, couverts de méchants petits bois. L'eau tombe à un endroit de telle impétuosité sur un rocher qu'il s'y est caué par succession de temps un large et profond bassin, si bien que l'eau courant dedans circulairement et au milieu y faisant de gros bouillons, a fait que les sauvages l'appellent Asticou qui veut dire chaudière. Cette chute d'eau mène un tel bruit dans ce bassin qu'on l'entend de plus de deux lieues. . . ."

Transportons-nous maintenant à Québec et questionnons les pierres qui parlent! Ne cherchons point à arracher au Chien d'Or son secret, laissons à ce nouveau sphinx son énigme; mais lisons tout simplement, le texte gravé sur ce bas-relief en 1735 par le bourgeois Jacques Dît Philibert:

"Je svis vn chien qvi ronge lo"

"En le rongeant je prend mon repos"

"Vn tems viendra qvi nest pas venv"

"Qve je morderay qvi mavra mordv"

La majorité des gens d'alors devait lire et comprendre sans doute ces lignes burinées au fronton de l'édifice.

Les deux citations précédentes sont fort typiques; elles nous aideront quelque peu à évoquer cette période linguistique assez éloignée de la nôtre. Il est avéré que la prononciation du français à considérablement varié à travers les siècles. C'est ce qu'il sera intéressant de constater par le tableau suivant extrait de la *Grammaire Historique* d'A. Darmesteter:

"Un exemple pris au français montrera mieux encore cette évolution le mot *crois* (dans *je crois*, latin *credo*) se prononce aujourd'hui *crwa*.

Au XVIII^e siècle, il se prononçait *crwè*;

Au XVII^e, *crwè*;

Au XVI^e, écrit *croi*, *crwè*;

Au XV^e, *croè*;

Au XIV^e-XIII^e, *crôî* en une diphtongue;

Au XII^e, il s'écrivait et se prononçait *créî*;

Au XI^e-Xe, *créîd*;

Au IX^e-VIII^e, *créd*;

Au VII^e-Ve, il était *credo*, prononcé en appuyant fortement sur l'e qui était fermé.

“Ces changements dans la prononciation se produisent inconsciemment, et, par cela même, ils sont généraux, atteignent tous les sons de la langue qui, se présentant dans les mêmes conditions, peuvent s'y soumettre, et par suite ils ne comportent pas d'exceptions. Il a donc été possible d'en faire l'histoire, et la science qui en détermine les lois a reçu le nom de *phonologie* ou *phonétique* (d'un mot grec *phônè*, son).”

* * *

Disons maintenant quelques mots pour faire connaître et aimer certaines des grandes institutions, en France, qui ont contribué à la conservation et à la propagation du verbe français: Elles ont par leur organisation, leur force et leur génie, aidé à répandre, par le monde le plus bel idéal de la culture française. Commençons par l'Université de Paris, fondée en 1150; elle fut “la mère et le modèle de toutes les autres.” Puis, en 1530, sous François 1^{er}, se fondait et s'établissait le Collège de France, dont l'enseignement couvre “le champ entier des connaissances humaines.”

* * *

La Sorbonne, faculté des lettres, porte le nom de son fondateur Robert de Sorbon, (1201-1274) chapelain et confesseur de Saint-Louis. Elle fut avant tout une école de théologie. Depuis longtemps déjà sa faculté des lettres est universellement reconnue et appréciée. Des professeurs, des savants y donnent des cours célèbres dans tout le monde civilisé. Cette remarqua-

ble institution a puissamment concouru à faire rayonner au loin le grand prestige des lettres françaises. M. Henri Goy est le secrétaire de ce remarquable établissement.

* * *

Si nous remontons la Seine, à Paris, jusqu'au pont des Arts, nous apercevons sur la rive gauche un édifice fort imposant dont les lignes à la fois sévères et belles attirent tout de suite l'attention du visiteur. C'est ici le Palais de l'Institut de France. Inclignons-nous avec respect devant la Coupole de ce remarquable monument qui donne asile aux séances de l'Académie française. Ce dôme majestueux, célèbre dans le monde entier, dresse ses magnifiques formes architecturales sous le ciel parisien comme un phare dont le feu intense projette sa clarté par delà les derniers confins où rayonne le génie de la culture française. Ce Temple des Arts, de la Littérature et de la Science qui abrite les cinq Académies est bien la suprême synthèse de l'entendement humain.

C'est un livre qu'il faudrait écrire pour célébrer dignement les fastes de cette glorieuse institution qui compte trois siècles d'existence fameuse!

La France s'enorgueillit, à juste titre, de posséder le Panthéon qui s'élève rue Soufflot, au sommet de l'ancienne montagne Sainte-Geneviève. C'est dans ce temple de la Renommée que "la patrie reconnaissante" confère l'immortalité "aux grands hommes", ses morts illustres! On peut ajouter que la patrie française compte un autre panthéon, mais cette fois pour ses vivants illustres; j'ai nommé l'Institut de France. C'est là qu'elle consacre la gloire de ses fils encore vivants qui ont bien mérité d'elle en les appelant: IMMORTELS!

L'heure est arrivée de fournir un peu de documentation à propos de cette auguste assemblée de lettrés et de savants qui porte le nom d'Académie française. Demandons maintenant à M. Paul Gautier de nous fournir quelques détails concernant cet intéressant sujet. Il s'y connaît bien, ayant publié une magnifi-

que: *Anthologie de l'Académie française* (un siècle de discours académiques 1820-1920). Citons quelques passages de ce bel ouvrage:

“Il y avait une fois, sous le règne de Louis XIII, un bon bourgeois de Paris nommé Valentin Conrart, qui n'avait appris dans sa jeunesse ni grec ni latin,—chose monstrueuse pour le temps!—et qui, sur le tard et peut-être pour cette raison, s'éprit d'une belle passion pour les lettres. Il se lia avec tous ceux qui faisaient profession de bel esprit à Paris, et, comme il avait une maison, rue Saint-Martin, au coin de la rue des Vieilles-Etuves, il pria ses nouveaux amis de vouloir bien se réunir chez lui une fois par semaine pour causer de tout, et surtout des belles-lettres. . . Il y vint des gens considérables que nous ne connaissons plus guère, mais qui, en ce temps-là, étaient des lumières! Godeau, l'évêque de Vence, qui fut un des familiers de l'hôtel de Rambouillet, Chapelain, qui prétendait donner un poème épique à la France,—la *Pucelle*,—Gombauld, l'auteur d'*Endymion*, Giry, Habert, l'abbé de Cerisy, Malleville, Sérizay. . . . Que vous disent ces noms? Aucun ne peut prétendre à la gloire. Ce furent les humbles débuts d'une grande chose. . . .”

Nous savons que le cardinal Richelieu se fit le protecteur de cette célèbre institution et qu'il lui donna ses statuts ou lettres patentes en 1635.

“Conrart, comme de juste, fut le premier secrétaire perpétuel. Il continua même quelque temps à abriter ses confrères; mais, Conrart ayant pris femme, il fallut déménager. On alla chez l'un, puis chez l'autre, chez Desmarets, chez Chapelain, chez Montmor; ce ne fut, que beaucoup plus tard, quand le roi devint son protecteur, que l'Académie s'installa au Louvre, en 1672. . . .”

“Il y avait alors, depuis Malherbe, les *Précieuses* et l'hôtel de Rambouillet, tout un travail qui se faisait sur cette langue; travail d'épuration, de précision et d'exactitude. Depuis long-

temps, depuis la Pléiade, on essayait de porter le français au degré de perfection du grec et du latin; mais les guerres de religion, les guerres civiles; les guerres étrangères avaient entravé, retardé ce travail. Et enfin, il manquait une autorité constituée pour enregistrer les résultats et décider en dernier ressort. Ce fut le rôle de l'Académie. . . ."

Le rôle principal de l'Académie consiste à "veiller à l'entretien et embellissement de la langue." Il est presque inutile de proclamer ici tout le bien que l'Académie a fait à la langue française en publiant son fameux *Dictionnaire* (1re éd. 1694; 7e, 1878). En faisant ce travail gigantesque elle a élevé un impérissable monument au verbe français.

"Il serait superflu de redire ici quel est le rôle de l'Académie en matière de langage, comment elle veille sur la langue dont son *Dictionnaire* est en quelque sorte le code officiel, comment elle enregistre et sanctionne le bon usage, le marque de son estampille." (E. Le Gal).

Un célèbre écrivain et philologue français a dit: "L'Institut est une des créations les plus glorieuses de la Révolution, une chose tout à fait propre à la France. Plusieurs pays ont des Académies qui peuvent rivaliser avec les nôtres par l'illustration des personnes qui les composent et par l'importance de leurs travaux; la France seule a un Institut où tous les efforts de l'esprit humain sont comme liés en faisceau, où le poète, le philosophe, l'historien, le philologue, le critique, le mathématicien, le physicien, l'astronome, le naturaliste, l'économiste, le jurisconsulte, le sculpteur, le peintre, le musicien peuvent s'appeler confrère".

Il est patent que l'Académie a eu à subir des attaques de la part de certains écrivains mécontents, témoins: *l'Immortel* d'Alphonse Daudet et *l'Histoire du quarante et unième fauteuil de l'Académie française*. (A. Houssaye). Il faut se hâter d'ajouter que ces assauts sont demeurés futiles et que rien n'a jamais pu prévaloir contre elle! Elle a été, elle est et elle sera

sans cesse la gardienne vigilante et forte de la pureté de la langue française!

Nous offrons ci-après à l'admiration de nos lecteurs les noms de messieurs les académiciens. Ils ont droit à notre plus haute considération et à nos plus respectueux hommages:

Ce sont: MM. Louis Barthou, Joseph Bédier, Henry Bordeaux, Mgr A. Beaudrillart, Henri Bergson, P. Bourget, R. Bazin, A. Bernard, A. Hermant, Abbé M. Bremon, A. Chevrillon, M. Donnay, M. de La Force, E. Brieux, G. Clémenceau, R. Doumic, J. Cambon, L. Estaunié, G. Hanotaux, M. Paléologue, Me Henri-Robert, C. Jullian, G. Goyau, M. J. Joffre, P. de La Gorce, H. Lavedan, P. de Nolhac, M. Prévost, G. Leconte, E. Picard, H. de Régnier, M. L. Lyautey, R. Poincaré, G. de Porto-Riche, P. Valéry, E. Mâle. Secrétaire perpétuel: M. R. Doumic.

La liste des noms de ces messieurs porteurs de l'épée étincellante et du bel habit vert est forcément incomplète, des vacances étant survenues récemment parmi eux.

M. R. Régnier est le chef du Secrétariat de l'Institut de France.

* * *

Saluons en passant, rue Richelieu, la Comédie Française, ou Théâtre Français, fondé en 1680 par ordre de Louis XIV et dans lequel on joue le répertoire classique. Cette remarquable fondation n'a pas peu contribué à la conservation de la langue française. Les traditions, les coutumes et la prononciation, absolument nationales, se sont conservées intactes dans la maison de Molière. Ce Temple de l'Art Dramatique a de tout temps, contribué à donner un essor généreux à la littérature en inscrivant les pièces de premier ordre à son programme. La Comédie a ainsi donné la gloire et la célébrité aux meilleurs auteurs de la scène française. Elle a donc fait siennes les plus belles œuvres théâtrales des grands poètes et prosateurs que la France ait produites. Quel riche encouragement ce superbe théâtre n'a-t-il pas

donné aux dramaturges et par contre-coup aux lettres françaises en général!

* * *

Parmi cette riche floraison d'institutions "superbes et généreuses" qui sont une des gloires de la France, il nous est particulièrement agréable de signaler ici l'ordre national de la Légion d'honneur.

Il existe une foule d'excellents ouvrages sur ce grand établissement. Choisissons parmi les meilleurs et faisons quelques extraits fort instructifs. *Les Décorations Françaises* rédigées en collaboration par MM. J. Durieux et A. Vovard nous fourniront tous les renseignements désirés.

Il est dit concernant l'institution de la Légion d'honneur: "Elle est due à l'initiative du Premier Consul. La Légion d'honneur a été créée par la loi du 29 floréal an X (19 mai 1802). Elle a été véritablement organisée sous le premier Empire. Tous les régimes politiques qui se sont succédé en France depuis 1814 l'ont maintenue. D'une façon générale, elle a conservé l'organisation et le caractère que lui avait donnés Napoléon 1er lui-même." On sait de quel immense prestige jouit le ruban rouge. Il est la récompense ultime pour reconnaître la "valeur militaire, et les services et les vertus civils." Cette étoile d'or qui scintille dans le firmament des lettres françaises est comme un reflet du génie napoléonien. En dernière analyse cette noble emblème signifie "Honneur et Patrie." Le ruban, la rosette et la croix sont la marque officielle de la consécration des personnes qui se sont distinguées sur les champs de bataille, dans les lettres, dans les sciences ou les arts. Ces splendides récompenses n'ont pas manqué de stimuler le talent des grands écrivains.

"Le Président de la République est grand maître de l'Ordre..." Le Grand Chancelier actuel est M. le Général de Division Dubail, Grand-Croix de la Légion d'honneur qui durant la dernière guerre joua un rôle glorieux comme comman-

dant d'un groupe d'armées." (M. A. Vovard, Chevalier de la Légion d'honneur). Le conseil de l'Ordre se compose des plus hautes personnalités du monde militaire, littéraire et scientifique.

* * *

Les palmes universitaires. "Ces distinctions, dont l'institution remonte au Premier Empire, sont actuellement régies par le Décret du 25 mars 1921 qui en limite l'attribution au personnel enseignant de toute nature et de tous ordres. Elles comprennent les décorations d'officier d'académie et celles d'officier de l'Instruction publique. Elles sont conférées par le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. . ." (MM. J. Durieux et A. Vovard). Le ruban violet est donc le signe distinctif d'une haute culture intellectuelle.

* * *

"L'Alliance française (association nationale pour la propagation de la langue française) dans les colonies et à l'étranger). Siège social 101, boulevard Raspail, Paris. M. Paul Labbé, Secrétaire général.

"L'Alliance française fondée en juillet 1883, compte aujourd'hui plus de deux cent mille adhérents, en France, dans les colonies et à l'étranger, sur tous les points du globe.

Elle a été approuvée par arrêté du ministre de l'Intérieur en date du 24 janvier 1884. Elle a été reconnue comme *établissement d'utilité publique* par décret du Président de la République en date du 23 octobre 1886.

But.—L'Alliance française se propose :

1. Dans *nos colonies* et dans les *pays de protectorat* : — de faire connaître et aimer notre langue, car c'est là peut-être le meilleur moyen de conquérir les indigènes, de faciliter avec eux les relations sociales et les rapports commerciaux, de prolonger au delà des mers, par des annexions pacifiques, la race française qui s'accroît trop lentement sur le continent.
2. Partout ailleurs, d'entrer en relations : — avec les grou-

pes de Français établis à l'étranger, afin de maintenir parmi eux le culte de la langue nationale; — avec les amis de la langue et de la littérature française, quels que soient leur race, leur nationalité et leur culte, afin de resserrer les liens de sympathie littéraire et morale qui unissent la France aux autres peuples; de seconder, soit dans le Levant, soit dans les contrées encore barbares, les missionnaires français des divers cultes où les maîtres laïques français pour la fondation et l'entretien d'écoles enseignant la langue française." (*Revue de l'Alliance Française*).

M. Raymond Poincaré, membre de l'Académie française, ancien Président de la République et actuellement Premier Ministre, s'est fort intéressé à l'Alliance française dont il a occupé le fauteuil si brillamment. La haute personnalité littéraire de ce remarquable homme d'Etat a jeté beaucoup de lustre sur cette fondation dont le noble but est la propagation de la langue française.

* * *

Le Comité France-Amérique a aussi beaucoup contribué par ses activités diverses à répandre au loin le goût et l'amour des lettres françaises. Sa magnifique revue *France-Amérique* est un véhicule puissant servant à la diffusion de ses idées en France et en Amérique. Cette importante publication jouit, à bon droit, de la plus haute appréciation de la part de ses nombreux lecteurs. Ces infatigables travailleurs de la pensée: MM. Gabriel Hanotaux, président du Comité, Gabriel Louis Jaray, directeur, Maurice Guénard, rédacteur en chef, ont largement contribué (et contribuent encore) au succès définitif de cette œuvre admirable dont la fondation remonte à l'année 1909. Ajoutons que la brillante personnalité de M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, a su donner un éclat inouï à cette excellente entreprise. Ce grand politique jouit d'une réputation mondiale comme orateur d'une très haute éloquence. Il est également, à l'heure actuelle, un des écrivains et un des historiens français les plus en vue.

* * *

Mentionnons aussi l'Académie des Goncourt qui encourage

également les littérateurs. Elle se compose de MM. J. Ajalbert, G. Chérau, L. Daudet, L. Descaves, L. Hennique, P. Neveux, R. Ponchon, J. H. Rosny (aîné), J. H. Rosny (jeune), et G. Courteline.



Les salons littéraires ont été depuis déjà bien longtemps fort à la mode en France. Certains d'entre eux ont même exercé une influence bienfaisante sur la langue. L'hôtel de Rambouillet, (1620-1665) le plus ancien et le plus célèbre de tous, était situé à une courte distance du Louvre. La "chambre bleue" de Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet, Arthénice (anagramme de Catherine) était le centre où durant plusieurs années se réunissait une élite de personnes spirituelles. Cette société eut "une influence généralement heureuse sur l'épuration de la langue et les progrès de la littérature." Mentionnons quelques célébrités qui fréquentaient ce foyer du bon goût: on y vit Malherbe, Racan, Gombauld, Chapelain, Marini, Corneille, Bussy-Rabutin LaRochefoucauld, Mme de Sévigné, Mlle Scudéry, etc. "Malheureusement, comme il était aisé de le prévoir, les politesses de "la chambre bleue" dégénérèrent en affectations. D'autres ruelles imitatrices en amplifièrent encore les défauts." C'est alors que Molière écrivit contre les *Précieuses ridicules* l'ouvrage satirique dans lequel il raille impitoyablement les travers de ce monde trop raffiné. Rappelons ici quelques-uns des traits que l'illustre poète comique leur décochait si malicieusement: "Contentez l'envie que ce fauteuil a de vous embrasser", pour asseyez-vous: "Voiturez-nous les commodités de la conversation", pour un fauteuil: "Le conseillet des grâces", pour un miroir.

On compte d'autres réunions ou salons qui ont eu eux aussi une heureuse répercussion sur le goût, la langue et les lettres. Signalons en passant ceux de Mme DesLoges, de Mlle Pautlet, de la marquise de Sablé, de Mlle de Scudéry, de Mmes DuDeffand, d'Epinay de Lambert, de Lespinasse, de Geoffrin, de Rolland, de Staël, etc.

Le clergé catholique canadien-français a joué un rôle prépondérant dans la conversation de la langue au pays. Ne commença-t-il pas avec les premiers missionnaires que la France envoya ici pour se continuer jusqu'à nos jours?

Dans son admirable ouvrage sur *Les Origines Religieuses du Canada* (Une Epopée Mystique), M. Georges Goyau, de l'Académie française, dit: "Et l'intendant Talon, bientôt allait insister auprès des missionnaires pour qu'ils s'occupassent de "franciser" ce qui restait d'indigènes, en dépit des expériences qui ne permettaient guère d'espérer qu'une culture française pût avec efficacité leur être brusquement inculquée."



Mais enfin! où allons-nous et quelle doit donc être notre attitude en face de tout ceci? Il nous faut, de toute nécessité, revenir à nos moutons, c'est-à-dire, à la correction du langage de chez nous: nos anglicismes, barbarismes et solécismes! Nous devons nous hâter vers la conclusion afin d'indiquer, si possible, les remèdes aux maux dont souffre notre langue! J'avoue, que pour ma part, j'aime mieux voir en cela un symptôme passager, qui ne fait qu'indiquer un léger mal. Mais, d'un autre côté, il ne faut pas se faire illusion si nous voulons rendre toute sa pureté liliale à notre langue!

Il faut une réforme quelconque, mais une réforme plutôt rétroactive, conservatrice, dans toute la force du mot: Nous maintenir dans un *statu quo* raisonnable, moins les anglicismes!

Une courte digression ne sera peut-être pas ici hors d'à propos. A diverses époques dans l'histoire de la langue, en France, des changements réparateurs ont été préconisés par des hommes de génie; changements jusqu'à un certain point nécessaires; dans le parler, dans les vers, dans l'orthographe, dans la littérature en général.

Vers le milieu du seizième siècle, Ronsard et les poètes de la Pléiade firent une tentative de réforme littéraire. Ce fut Joa-

chim DuBellay qui rédigea le manifeste de la nouvelle école sous le titre de: *Défense et Illustration de la langue française* (1549). "Il commençait par réhabiliter la langue jusque là dédaignée par les savants, et par montrer que son avenir pouvait compenser la faiblesse de son passé." "Nos ancêtres, disait-il, nous ont laissé notre langue si pauvre et si nue, qu'elle a besoin des ornements et, s'il faut parler ainsi, des plumes d'autrui. . . ."

"Notre langue commence encore à fleurir, sans fructifier: cela certainement non pour le défaut de sa nature . . . mais par la faute de ceux qui l'ont eue en garde. . . ."

"Lis donc et relis premièrement, ô poète futur, les exemplaires grecs et latins: puis me laisse toutes ces vieilles poésies françoises aux jeux floraux de Toulouse et au puy de Rouen, comme rondeaux, ballades, virelais, chants royaux, chansons et autres telles épiceries qui corrompent le goût de notre langue, et ne servent, sinon à porter témoignage de notre ignorance. Jette-toi à ces plaisantes épigrammes. . . . Chante-moi de ces odes inconnues encore à la langue françoise, d'un luth bien accordé au son de la lyre grecque et romaine, et qu'il n'y ait rien où n'apparaisse quelque vestige de rare et antique érudition. . . ." "*Sonne-moi ces beaux sonnets*, non moins docte que plaisante invention italienne, pour lesquels tu as Pétrarque et quelques modernes Italiens." Le programme de DuBellay était bien toute la synthèse de la réforme littéraire de cette époque, où l'on voulait (d'après Demogeot): "ennobler la langue, par l'infusion des mots et des images empruntés aux langues antiques; ennobler la poésie par l'introduction des genres usités par les anciens."

La Pléiade ou la "docte brigade" comptait sept étoiles qui jetaient alors une éclatante lumière: c'étaient: Jean Dorat, Pontus de Thyard, Joachim DuBellay, Pierre de Ronsard, Remy Belleau, Antoine de Baïf et Etienne Jodelle.

"Enfin, Malherbe vint!" . . . "Critique plutôt qu'artiste . .

son œuvre est un code plus qu'un poème... Il s'enorgueillit d'être appelé le tyran des mots et les syllabes. Le culte de la langue est sa religion; il la prêche encore au lit de mort"...

'Un heure avant que de mourir, dit Racan, il se réveilla comme en sursaut, pour reprendre son hôtesse, qui lui servait de garde, d'un mot qui n'était pas bien français; et comme son confesseur lui en fit réprimande, il dit qu'il ne pouvait s'en empêcher, et qu'il voulait défendre, jusqu'à la mort, la pureté de la langue française.'

Puis le législateur du Parnasse, à son tour, décrète:

"Surtout qu'en vos écrits la langue réverée"

"Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée..."

En 1827, Victor Hugo, chef de l'école romantique, lance son fameux manifeste, sous forme de préface, à son drame de *Cromwell*. Il déclarait en commençant: "Mettons le marteau dans les théories, les poétiques et les systèmes. Jettons bas ce vieux plâtre qui masque la façade de l'art; il n'y a ni règles ni modèles; ou plutôt il n'y a d'autres règles que les lois générales de la nature, qui planent sur l'art tout entier et les lois spéciales qui, pour chaque composition, résultent des conditions d'existence propres à chaque sujet." Cet écrit, devenu célèbre, constituait une déclaration de guerre, à l'école classique qui n'était plus que "l'écho d'un écho, puisqu'elle imite le XVIIIe siècle, déjà si peu personnel."

Sous l'influence de J.-J. Rousseau, de Bernardin de St-Pierre, de Mme Staël, de Chateaubriand et de Sénancourt, dominés par le courant d'idées nouvelles qui sous la Révolution bouleversaient l'Europe, quelques écrivains rompirent avec la tradition classique. Il surgit de ce bouleversement une école littéraire nouvelle: le romantisme.

Le mouvement romantique—le plus important de tous—était guidé par Victor Hugo et le cénacle. La nouvelle doctrine pouvait se résumer ainsi: "réaction contre le classicisme:

renaissance du spiritualisme; sentiment de la mélancolie; expansion du moi; retour à la nature; curiosité du moyen-âge et des littératures étrangères; rénovation de la langue, du vocabulaire, de la poésie; insurrection contre les règles et les modèles." "Il y eut un moment de grande confusion et d'anarchie sur la Parnasse. Les genres furent intervertis; l'antithèse et le contraste prédominèrent dans le style au détriment de la logique; le vers classique fut délié des règles de l'hémistiche et de la césure et on abusa de l'enjambement." C'est cette réforme que définit si bien ce célèbre vers de Victor Hugo:

"J'ai disloqué ce grand niais d'alexandrin."

On voulait "mêler l'ombre à la lumière, le grotesque au sublime, le corps à l'âme, la bête à l'esprit". L'inspiration de la poésie romantique venait bien de la nature elle-même, car "Nul ne se dérobe en ce monde au ciel bleu, aux arbres verts, à la nuit sombre, au bruit des vents". A tout cela venait se joindre la haine "du bourgeois glabre et chauve" ennemi reconnu de l'Art! Puis on insultait les partisans des classiques en les traitant de "philistins", d'"épiciers", de "perruques", de "genoux". "Ils s'attaquaient irrévérencieusement aux maîtres de l'école classique, qualifiant Aristote de ganache, Racine de polisson, et croyant accabler Boileau sous son prénom de Nicolas."

Il y eut encore l'éclosion des doctrines réalistes, naturalistes, impressionnistes, parnassiennes, symbolistes, cubistes, unanimistes, dadaïstes, futuristes et surréalistes. Dans quelques-unes de ces dernières écoles on chercha, peut-être, un peu trop à se singulariser afin de captiver l'attention du lecteur par l'abscons, le baroque et le flou. Cela nous rappelle un délicieux passage de la charmante pièce: *Seigneur Polichinelle* de M. M. Zamacoïs que nous donnons ci-contre:

Polichinelle:

"Toi, le sage rimeur, Corrado, tu souris,"

"A qui suffit la gloire avec des voiles gris!"

"Ah! que nous n'avons pas le même caractère!"

"Au destin sans éclat, moi, je suis réfractaire!"
"Rimeur, si, conscient de mon talent moyen,"
"Je sentais l'avenir ne me promettre rien"
"Des honneurs réservés aux grands élus des Muses,"
"Je volerais ma part de bruit avec des ruses!"

Corrado:

"Comment t'y prendrais-tu, faisant de méchants vers?"

Polichinelle:

"Je n'en sais rien, je les écrirais à l'envers!"
"Je fonderais, mon Dieu . . . l'Ecole Inharmonique . . ."
"Ou la Tarentulesque . . . ou la Macaronique . . ."
"Je serais novateur! Je serais précurseur!"
"Et serais, ne pouvant bâtir, démolisseur!"
"On fait, rien qu'en brisant à terre les vieux moules,"
"Assez de bruit pour faire retourner les foules."
"Mais que font les moyens à qui cherche la fin?"
"Avec le bruit, l'ambitieux trompe sa faim."
"Et voilà pourquoi, moi, sans valeur personnelle,"
"J'eusse encore au Parnasse, été Polichinelle!"

Il serait regrettable de passer sous silence les poètes et les chansonniers de la Butte de Montmartre à Paris.* Dans ces nombreux cabarets artistiques, la chanson française a jadis pris un essor extraordinaire. Parmi ces établissements les plus réputés mentionnons: le Chat-Noir (fondé par Rodolphe Salis en 1885), l'Eléphant, l'Ane rouge, Le Carillon, la Roulotte, le Cabaret des quatr'z'Arts. La Boîte à Fursy, les Tavernes du Néant et de la Mort, le Mirliton, le Chat-Huant, la Pie qui chante, le Grillon, le Hibou, le Panier à salade, la Boîte à musique, le Cabaret de la fin du monde, la Truie qui file et le Noctambule. Que de poètes délicats ont écrit des rimes qui semblent "titinnabuler follement, comme clochettes d'or." C'est

—* On trouvera de précieux renseignements sur ce sujet dans la magnifique *Anthologie des Poètes Français* de M. J. Van. Dooren

bien sur cette terre classique que la plus spirituelle chanson française :

“..... mouillait son aile

“Avant de s'envoler dans l'air.”

Mais, ici, point n'est besoin de déclarations pompeuses de ce genre; tout ce qu'il nous importe, c'est de nous mettre à l'œuvre et d'épurer notre parler. C'est pourquoi il nous faut garder précieusement notre *thesaurus language*! Préservons “l'or impollu!” Sauvons même nos archaïsmes, ils sont si pittoresques!

Pour accomplir ce labeur d'une façon efficace, nous avons besoin d'un point d'appui, car, “il faut, dit Victor Cousin, qu'il y ait quelque chose d'absolu dans la beauté.” Or, ce critérium de la perfection, ce caractère décisif de la vérité; nous le chercherons dans le dictionnaire et la grammaire! Ayons donc le culte de la langue, le culte de la forme, puisque le verbe est comme un “écho sonore” de l'âme! Efforçons-nous donc de la conserver intacte!

En quoi consistera notre effort? Comment ferons-nous pour atteindre l'idéal rêvé? De quelle manière nous y prendrons-nous pour améliorer notre parler?

Pour l'homme qui possède une certaine instruction, ces déformations de la langue offrent moins de danger. Un jour ou l'autre, il pourra s'en débarrasser. Petit à petit, par la lecture et l'usage, il sera capable de rectifier son vocabulaire. Grâce à de bons livres, il parviendra à épurer sa langue, la fréquentation des meilleurs auteurs lui fournira un excellent antidote.

Mais chez le peuple, chez l'ouvrier, chez le cultivateur, là enfin où l'on s'adonne moins à la lecture, le mal deviendra beaucoup plus grave! Il sera infiniment plus difficile de le guérir! Et, enfin, comment atteindre la masse des illettrés?

Pour opérer ces heureuses réformes dans notre parler notre espoir se fonde plutôt sur la jeune génération. Avec l'âge croitra

l'obstacle à l'embellissement. L'influence du milieu jointe à la force de l'habitude rendront plus difficile l'amélioration linguistique.

C'est à l'école primaire, il me semble, qu'on pourra accomplir l'œuvre qui donnera les meilleurs résultats! Il faut davantage attirer l'attention de l'enfant sur l'importance qu'il y a à parler correctement. Il faut également lui inculquer le goût d'une bonne articulation. Citons à cet effet un court extrait: un morceau exquis, que nous devons à une éminente femme de lettres française, Mme Marcelle Tynaïre: intitulé:

LE FRANÇAIS TEL QU'ON LE PARLE.

Tel qu'on le parle dans les familles où il y a un petit enfant, c'est une langue singulière, dit Tante Jeanne.

—Pourquoi donc, ma tante? demande Thérèse qui joue avec le petit Jacques demi-nu sur ses genoux.

—Parce que cette langue-là—que tu emploies depuis un an et que je finis par baragouiner moi-même, à force de l'entendre—ne ressemble au français que par de vagues rapports de sens et de sonorité.

—Vous ne voudriez pas que l'on parlât—soyez contente, je mets le verbe à l'imparfait du subjonctif!—que l'on parlât à des gosses d'un an comme un académicien à ses collègues, le jour de sa réception? Quand mon fils aura six ans, je supprimerai toute fantaisie de nos conversations et je lui adresserai des phrases correctes; sujet, verbe, attribut, un point.

—Tu te moques, dit Tante Jeanne en riant et je crois que tu m'as, très gentiment, traitée de "pédante!" Je te pardonne, mais je maintiens mon opinion: Ma chère enfant, d'où vient ce plaisir pervers que tu éprouves à gâter l'oreille de ton enfant par un langage...

Dites-le un langage idiot!

—Idiot et sans beauté. N'est-ce pas étrange? Dès qu'un

bébé commence à gazouiller—ce qui est une simple gymnastique de la langue et des lèvres, un exercice préparatoire au langage articulé—les mères, les grand'-mères et les bonnes, tombent en extase! Elles découvrent une signification imprévue aux "gleugleugleu" et aux "rrrââ" qu'exécute mécaniquement la petite bouche rose et mouillée, et elles se mettent à imiter l'enfant, au lieu de l'inciter à les imiter, selon la loi normale de la nature. Alors, on entend des choses telles que ceci:

"Où est le *apôapô* à Bébé? . . . Vois le *dada* qui fait *miam-miam!* Et le *gentil zozo* dans la *caze!*"

Voilà comment Mme Tynaïre, condamne fort spirituellement cette manière regrettable de parler aux enfants!

* * *

En faisant notre travail actuel, nous avons désiré apporter une modeste pierre à l'édifice que nous cherchons à reconstruire sur des bases encore plus solides. Cet humble coup de cliron dans la mêlée, cette sincère tentative de bien parler, cet appel à l'aide et à la bonne volonté de tous ceux qui ont le souci du beau langage ne se perdront pas dans le désert; c'est là notre seul espoir! Nous avons voulu nous joindre à ces hommes qui ont déjà poussé le cri d'alarme, et tout simplement, à notre tour, nous avons dit: sonnons de l'olifant! Nous avons, un peu, espéré réveiller l'opinion publique, et c'est pour cela que l'auteur a frappé le plus fort possible "sur les cuivres du verbe!"

"Tout ce qui vaut la peine d'être dit mérite et exige d'être bien dit. Aucune jouissance intellectuelle n'est plus vive que celle qui nous ravit devant l'expression parfaite d'une idée, lors même qu'il s'agit de peu de choses. . . ." Evitons d'exprimer "des idées de valeur d'une façon gauche, plate, maladroite, négligée, insuffisante ou ridicule." Ainsi s'exprime Paul Stapfer dans ses *Récréations Grammaticales et Littéraires*. Voilà pour le travail réellement pratique.

* * *

Nous sommes entourés, de toutes parts, géographiquement

parlant, de races s'exprimant dans une langue dont le génie et la syntaxe diffèrent totalement de la nôtre. Notre parler se trouve donc dans un péril perpétuel de contamination. Cela, va sans dire, rend bien difficile et bien ingrate la tâche du réformateur. C'est à se demander, s'il peut, à l'heure actuelle, endiguer la marée montante? L'ambiance favorise, au plus haut point, la diffusion de l'anglicisme. Faut-il, pour cela, désespérer de l'entreprise, et croire qu'il n'y a rien à faire?

Faut-il dire tout simplement comme le Bonhomme Chrysale des "Annales" de Paris: "Mais à quoi sert de protester? La volonté chagrine de quelques-uns ne peut briser ces courants profonds nés de l'évolution, des mœurs et du goût. Le philosophe se résigne, sourit et s'efforce, malgré tout, d'être optimiste."

Celui qui observe attentivement la façon de parler de beaucoup de Canadiens-français, constatera qu'il existe, en certain milieu, une apathie immense quant au beau langage. Mais, d'autre part, il s'apercevra également qu'il y a une élite, où l'on tient en honneur de conserver au français l'intégrité de sa beauté verbale! Presque tous les étrangers qui viennent au Canada trouvent que notre population parle un français très pur. Seulement, comme en tous pays, certaines personnes cultivent peu la beauté du verbe. L'auteur lui-même ne croit pas avoir le monopole du beau langage. Il ne voudrait pas, non plus, faire croire à l'étranger que c'est absolument là le français tel qu'on le parle ici.

La langue française, bien parlée, est une harmonieuse musique! Bien écrite, elle constitue une véritable œuvre d'art! Les grands écrivains ont toujours eu pour elle un respect, un culte, un idéal! Le choix des mots a sans cesse été pour eux une recherche subtile. Verlaine désirait: "De la musique avant toute chose..." De son côté, Villiers de l'Isle-Adam, qui plaçait à un haut degré le tourment de la forme disait: "Mes mots sont pesés dans des balances en toiles d'araignées." Quoi de plus éthéré! Flaubert, et bien d'autres hommes de lettres, pous-

saient de même, très loin, le souci de la phrase belle! Toute une école littéraire se complaisait dans la théorie de "la musicalité verbale". Un autre écrivain, M. Jacques Boulenger, nous recommande, dans son splendide volume de critique... *Mais l'Art est difficile!*, de chercher... "ce rythme intime de chaque mot, qui en est la vie même, qui est en lui comme le battement du cœur en nous, cette musique muette que les bons écrivains savent entendre, à laquelle les mauvais sont sourds, en raison de quoi ils n'assemblent que des mots morts, des cadavres de mots..."

Tâchons donc de profiter de ces fréquentes leçons et d'imiter un peu, l'esthétique de ces illustres maîtres!

On me trouvera, peut-être, un peu sévère dans mes remarques! On dira, même, que j'ai eu tort, et que j'ai trop cherché la p'tite bête! Si l'on me prouve que je me suis trompé, je serai, ma foi, le premier à l'admettre et à m'en réjouir! Mais, en tout, il faut faire la part des choses et comprendre que chacun envisage la question à son propre point de vue! Il faut bien avouer, comme dit Edouard Rod, que "la contradiction est l'essence même de la pensée humaine." Je ne crois pas, tout de même, m'être considérablement éloigné de la vérité.

Le mouvement des idées du temps présent nous porte à croire, malgré diverses objections, que la situation actuelle de notre parler canadien peut encore s'améliorer dans une large mesure. Nous assistons tous les jours, il me semble, à une véritable Renaissance des lettres canadiennes-françaises. A tout instant, on entend dire qu'un jeune auteur de talent vient de publier une œuvre nouvelle. Puis, un peu plus tard on annonce la fondation d'une revue ou d'un journal. Il en est ainsi très souvent. On encourage davantage les littérateurs. Les écrivains et les livres sont plus appréciés.

Il faut, de toute nécessité, croire au progrès. Ne pas y croire, c'est nier l'évidence! L'individu et les nations tendent sans cesse vers lui dans leur marche ascensionnelle. Mais il y a parfois le point mort qui ralentit la course en avant!

"Il faut reconnaître, dit un philosophe, que l'humanité avance en *spirale*, plutôt qu'en ligne droite, et qu'à certaines heures, sous de funestes influences, non seulement le progrès peut être retardé, mais il peut y avoir *décadence*."

La langue française doit vivre et se développer. Elle doit tendre de plus en plus vers la beauté et l'universalité. C'est bien ce qui est en train de se produire à l'heure actuelle, car en vérité elle est encore à l'honneur dans la diplomatie. Tout dernièrement, lorsqu'il s'est agi du règlement de la question romaine, les diplomates ont fait usage du français "pour cette communication de suprême importance."

Certains linguistes ont cru à la possibilité d'une langue internationale artificielle. C'est ainsi que l'on a vu naître, tour à tour: le volapük (Schleyer, 1880), l'espéranto (Zamenhof, 1887), l'universal (Molenarr, 1903) et l'ido (de Beaufront et Couturat, 1907). Mais tout cela fut peine perdue! La *Précellence du langage français* n'en continua pas moins à exister!

C'est avec l'espoir sincère de voir notre langue croître et prospérer que nous avons écrit ce petit livre dans "la parole la plus délectable et la plus commune à toute gent."

* * *

N.B.—Tout doit donc nous porter à espérer un développement de plus en plus fécond de la pensée française au Canada. Nos relations avec la France se resserrent tous les jours. De nouveaux liens enlacent ces deux pays.

"Les relations commerciales entre la France et le Canada ont des racines profondes, mais il faut encore les développer." C'est ce qu'a déclaré M. Jean Knight, ministre plénipotentiaire de France au Canada, à l'ouverture officielle de l'Exposition française de Montréal, il y a déjà quelque temps.

Nul doute que la haute et brillante personnalité de Son Excellence M. Jean Knight saura accomplir des choses merveilleuses dans cette voie pour laquelle il paraît si admirablement qualifié.

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

Jusqu'à l'automne dernier, il n'y avait encore au Canada que le Consulat français à Montréal. M. le Baron de Vitrolles, un des derniers titulaires de ce poste important, rentra en France laissant ici beaucoup d'amis et un excellent souvenir. M. Edouard Carteron, le nouveau consul général, diplomate fort distingué, lui succéda. C'est vers le même temps que la Légation de France fut établie à Ottawa. M. Henri Coursier y occupa la haute position de premier secrétaire.



L'auteur ne voudrait pas terminer son volume sans offrir ses hommages et ses remerciements à l'Académie française qui a bien voulu honorer ses humbles travaux linguistiques d'une si belle récompense en lui accordant le "prix de la langue française."

Il remercie également tous ceux qui lui ont donné leur généreux encouragement lors de la publication de son opuscule: *La Beauté du Verbe*. é

Il désire par la même occasion, témoigner sa vive reconnaissance aux journaux et revues qui ont fait de la publicité en faveur de ses ouvrages. C'est pourquoi il est tout particulièrement heureux de mentionner: la "Presse", l'"Événement", le "Patriote de l'Ouest", la "Patrie", le "Semeur", le "Progrès de Hull", les "Cloches de St-Boniface", le "Moniteur de Hawkesbury", le "Courrier de Sorel", l'"Action Catholique", le "Droit" le "Passe-Temps", la "Revue Nationale", le "Canada Français", la "Revue Moderne", l'"Artisan", l'"Enseignement Primaire", l'"Évangéline", la "Liberté", "Mon Magazine", le "Progrès du Saguenay", le "Sorelois" le "Catalogue de Dupuis Frères", le "Catalogue de Granger Frères", le "Courrier du Nord", le Madawaska", le Catalogue Louis Laurin".

En France, journaux et revues ont très favorablement accueilli ses écrits.



BNQ



000 405 259